

U d'/of OTTAWA
39003004080437

28-2-55

LA CITÉ VIVANTE, par RAYMOND DE RIGNÉ

ŒUVRES DE JEAN D'ARVIL

I

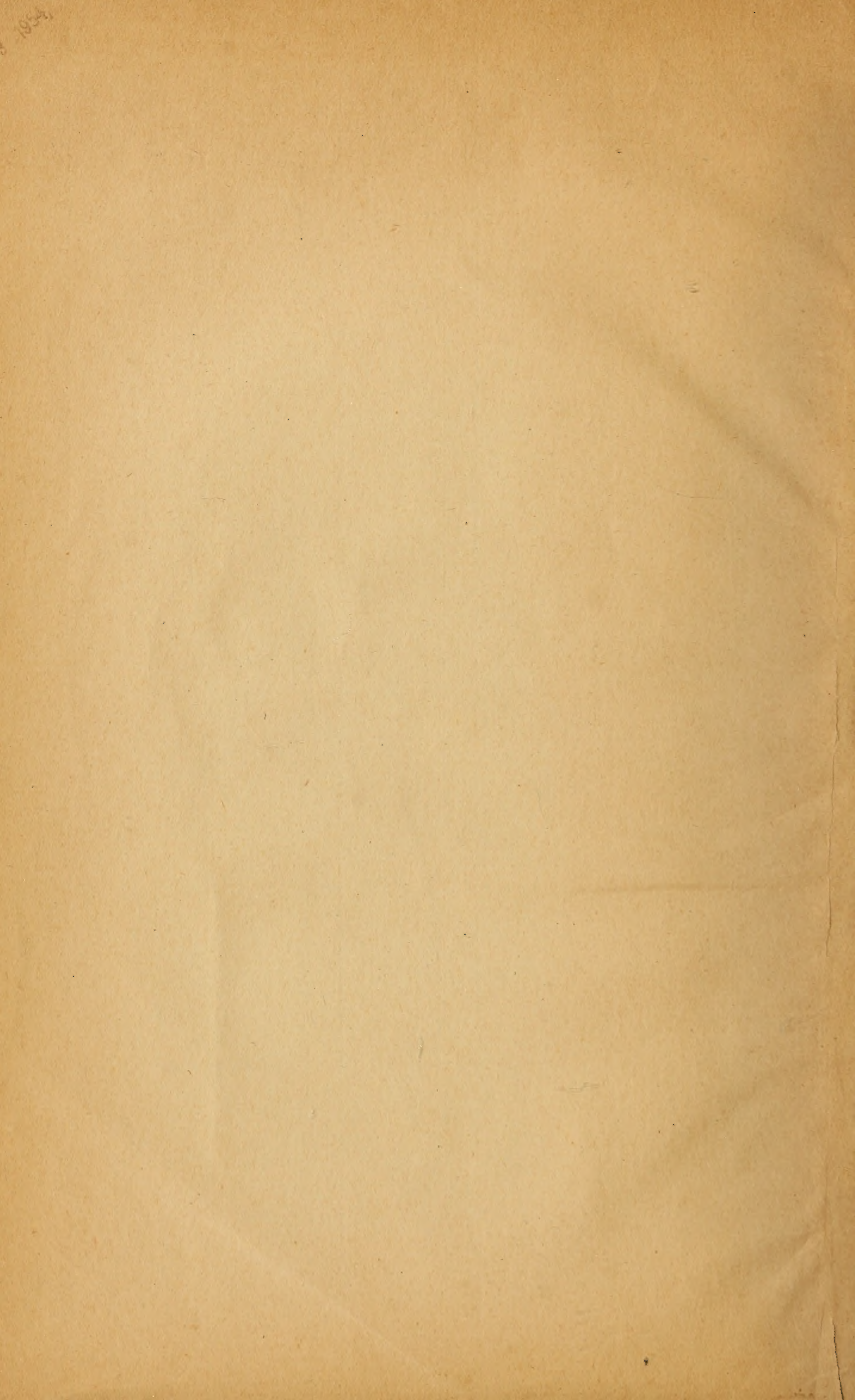


DANS LE STYLE DE

Huysmans
Conan Doyle
Paul Bourget

Préface de M. Adrien Fresnay, de l'Académie Française
ancien Président de la République

La Renaissance Universelle, 187, rue St-Jacques, *Paris, V*e



Séraphin Marion

DANS LE STYLE DE...

La Cité vivante

PAR RAYMOND DE RIGNÉ

Depuis Balzac et Zola aucun écrivain n'avait tenté une œuvre d'ensemble de l'envergure de *la Cité vivante.* Ce n'est plus seulement l'histoire des mœurs et des caractères que l'auteur veut retracer, mais aussi celle des âmes et des consciences. Tous les Français soucieux du relèvement de notre pays s'intéresseront à cette tentative puissante et originale.

La Cité vivante repose sur la série des

Drames de la Conscience.

PREMIER CYCLE

SOUL L'ŒIL VIVANT DES MORTS

TOME PREMIER.

Introduction générale à *la Cité vivante.*
1. *Le Martyr de la Victoire,* roman.
2. *Un Cœur de Sainte,* roman.

TOME SECOND.

3. *Rédemption de beauté,* nouvelle.
4. *Les Nouveaux Amis,* roman faisant suite aux trois numéros précédents.
   En marge du récit, documents et notes.

SECOND CYCLE EN PRÉPARATION :

5. *Au pied du mur.*
6. *Jacqueline.*
7. *L'Infirmière-Major.*
8. *Supplien Costecèque.*
9. *Les Croisés de la Vérité,* etc.

En marge de ces récits se place la série de

La Vie Artiste.

1. *L'Abbaye du Bel-Amour,* avec 34 illustrations de C. Hérouard.
2. *Les Contes de l'Abbaye,* avec 40 illustrations de C. Hérouard.
3. *L'Abbaye de Belle-Vie.*
4. *Le Disciple de Massenet,* 5 volumes et un album de gravures.
5. *Le Paradis du Père Franck,* etc.

Enfin l'auteur publie les œuvres de certains personnages des *Drames de la Conscience,* œuvres écrites dans la mentalité de ces personnages.

Œuvres de Jean d'Arvil.

1. *Dans le style de Huysmans, Conan Doyle, Paul Bourget.*
2. *Le Sentiment religieux dans l'œuvre de Massenet.*
3. *La Légende des siècles de Massenet.*
4. *Floronia,* suivi des *Actes apocryphes de Judas l'Iscariote, apôtre et martyr, la Fille naturelle de Dame Vérité, etc.*
5. *Histoire des Edénites.*
6. *Prolétaires et bourgeois : les Corbeaux, Aventures blanches, la Saisie-Arrêt,* etc.
7. *Le Vrai Mystère de l'Amour divin,* hiérodrame en 3 actes et 6 tableaux à mettre en musique.
8. *Le Martyr de la Victoire,* drame en 5 actes.
9. *Gilles de Rais,* drame en 3 actes.
10. *Le livre de vie du Croisé de la Vérité.*

Œuvres de Daniel Garons.

1. *Histoire du patriotisme*
2. *Lettres d'un prisonnier.*
3. *Les documents de l'Affaire Dreyfus.*

Œuvres de Pierre Garons.

1. *La Ténébreuse Affaire,* récit exact de l'affaire Dreyfus.

Œuvres de Louise Garons.

1. *Mythologie de la nature.*
2. *Le pur évangile.*

Œuvres de Supplien Costecèque.

1. *La Réforme de la Réformation.*

Œuvres de Christian-le-Thélémite.

1. *Vie d'Adam et Ève.*
2. *Angelicus et Pudica,* édition de luxe avec 18 illustrations de C. Hérouard.
3. *La miraculeuse aventure du Chevalier Génitour et de la Déesse Vénus.*
4. *Le Livre de la Pureté.*

CATALOGUE DES OUVRAGES PARUS :

Sous l'œil vivant des morts, tome 1er, 1 vol. in-8 raisin de XXXII 332 pages avec 20 illustrations en noir et en couleurs de A. Delzers, J. Gauthier, Ch. Hérouard, Ch. Jouas, A. Porcabeuf, M. Renders, R. de Rigné, tirage limité à 3.600 exemplaires . . . . **20 fr.**

TIRAGES A PART :

Le Martyr de la Victoire, 1 vol. in-8 raisin avec 5 illustrations en noir de A. Delzers, Ch. Hérouard et M. Renders, tirage limité à 1.600 ex. **12 fr.**

Un Cœur de Sainte, 1 vol. in-8 raisin avec 15 illustrations en noir et couleurs de A. Delzers, J. Gautier, Ch. Jouas, A. Porcabeuf, R. de Rigné, tirage limité à 1600 ex. . . . . **12 fr.**

Le Disciple de Massenet, tome Ier, tirage à 1600 ex. . . . . . . **15 fr.**
tome III. tirage à 2.000 ex. . . . . . . **10 fr.**

L'Abbaye du Bel-Amour, 1 très beau volume in-8 raisin, avec 34 illustrations en noir et en couleurs de Ch. Hérouard. Tirage à 2.000 ex. **45 fr.**
(Une édition d'artiste à 500 ex. est presque épuisée).

Angelicus et Pudica, beau volume in-4° carré, avec 18 illustrations d'Hérouard gravées par X. Maccard, 500 ex. numérotés sur papier pur chiffon du Marais. . . . . **100 fr.**
35 ex. numérotés sur Japon Impérial . . . . **250 fr.**

Dans le Style de Huysmans, Conan Doyle, Paul Bourget, 1 vol. tiré à 2.800 ex. . . . . **7 fr.**

EN SOUSCRIPTION :

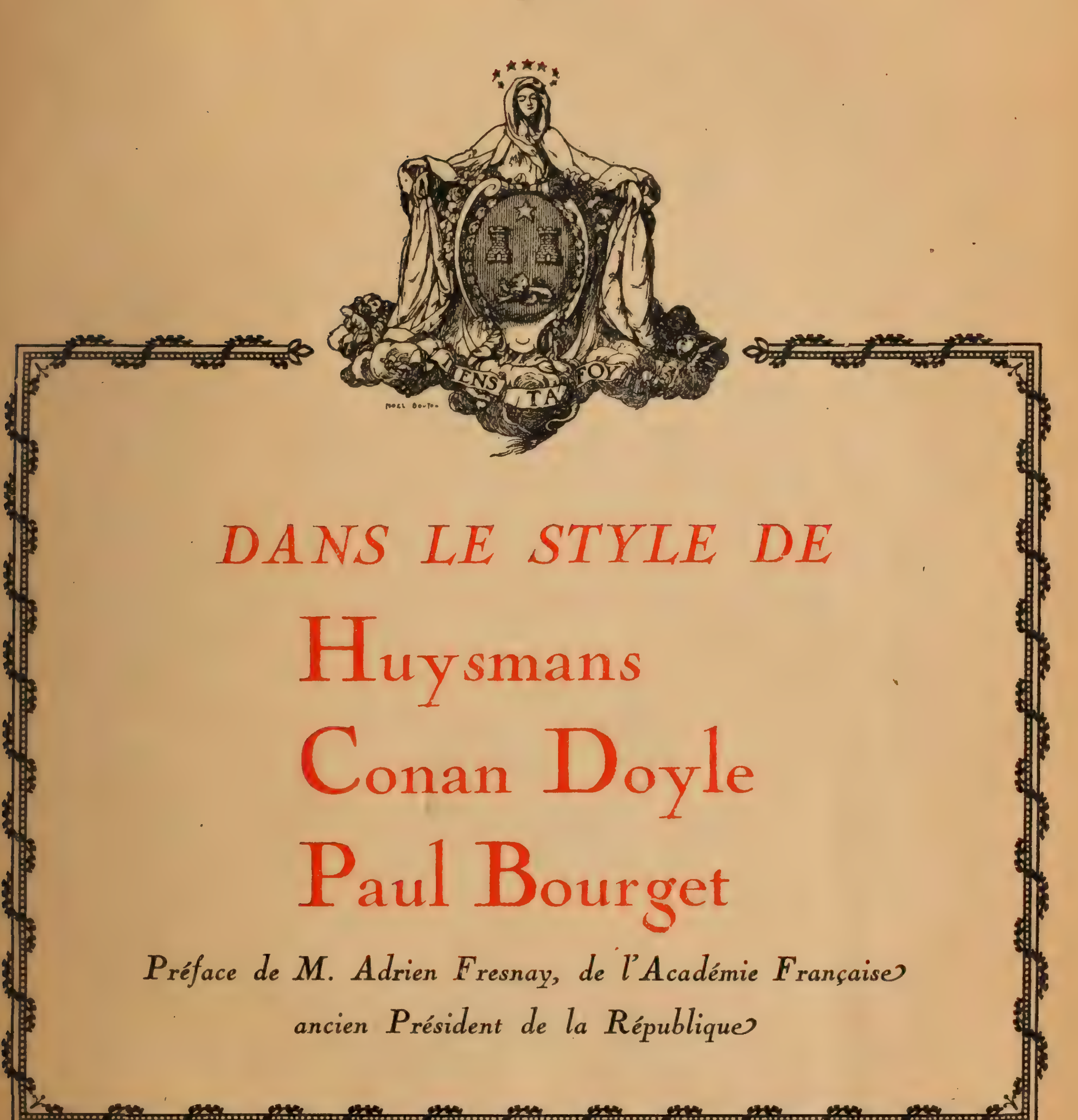
Les Contes de l'Abbaye, extraits du volume précédent, édition d'artiste avec 40 illustrations en noir et en couleurs de Ch. Hérouard, 1.600 ex. numérotés sur papier pur chiffon Lafuma . . . . **80 fr**

La Miraculeuse Aventure du Chevalier Génitour et de la Déesse Vénus, splendide volume in-4° raisin (25 × 33) avec 35 illustrations en couleurs et en noir et encadrements de pages de C. Hérouard. Texte définitif calligraphié en belle ronde moyen-âge par l'auteur.
50 ex. numérotés sur Japon Impérial . . . . **300 fr.**
1500 ex. numérotés sur vélin pur fil . . . . **100 fr.**

La Cité vivante est à la portée de toutes les bourses ; car nous acceptons la souscription à partir de 7 fr. 50 par mois.

ŒUVRES DE JEAN D'ARVIL

I



DANS LE STYLE DE

Huysmans
Conan Doyle
Paul Bourget

Préface de M. Adrien Fresnay, de l'Académie Française
ancien Président de la République

*La Renaissance Universelle, 187, rue St-Jacques, Paris, V*e

PRÉFACE

Autographe de M. Adrien FRESNAY, de l'Académie Française
Ancien Président de la République

Jean d'Arvil est suffisamment connu depuis la fondation de la *Croisade de la Vérité* (1) pour que je me dispense de le présenter au public. Et si j'ai accepté de préfacer le premier volume de ses œuvres complètes, c'est que dans ses pastiches de Conan Doyle et de Paul Bourget, il a posé — et résolu pour son compte — un délicat problème. Dans le *Document brûlé*, il a fait paraître le célèbre policier découvert par Sir A. Conan Doyle ; dans le *Ménage Fauchon* il a mis en scène quelques-uns des personnages du *Démon de midi*, chronique de Paul Bourget.

Et la question qui se pose est celle-ci : les personnages dépeints par les historiens de mœurs appartiennent-ils plus exclusivement à leurs biographes que les personnages étudiés par les historiens politiques ?

---

(1) Voir *Les Nouveaux Amis*, Livres IX et X et aussi *Le Disciple de Massenet*.
Au sujet de la personnalité de M. le Président A. Fresnay, se reporter à *Sous l'œil vivant des Morts*, tome premier, *Le Martyr de la Victoire*. (Note de l'Editeur).

Le jour où je réussirai à grouper mes trente-neuf confrères autour de notre pacifique tapis vert, je pourrai provoquer le verdict de l'Académie Française. En attendant cet heureux événement, je me permets d'affirmer que les personnages de l'histoire des mœurs sont aussi réels que ceux de l'histoire politique. Si je prétendais le contraire, je me suiciderais et j'assassinerais des milliers de personnages connus, appréciés et aimés par des centaines de millions de lecteurs.

Prenant sans crainte mes responsabilités, je viens donc féliciter Jean d'Arvil d'avoir fièrement prolongé la pensée de quelques bons auteurs. Ses études écrites *dans le style* de ces écrivains notoires ne ressemblent en rien à ces trop comiques et parfois très indécents pastiches écrits *à la manière de* bien des auteurs célèbres. Ce sont des pages très fouillées, très substantielles, et qui prouvent avec quelle intensité Jean d'Arvil s'imprègne de l'âme des écrivains qu'il aime....

Et je ne formule plus qu'un souhait : c'est qu'il écrive un jour quelque étude dans le style de

Adrien Fresnay

Paris, le 8 septembre 1922

Dans le Style de Huysmans

I

L'Homme et l'Œuvre

à Lucien DESCAVES.

L'AME DE HUYSMANS

Alors que Zola continuait à jeter les lourdes pelletées d'ordures de son matérialisme sur son âme, l'enfouissant vivante, l'auteur d'*En Route* faisait tomber pour toujours sur les restes desséchés de sa mécréance défunte le drap mortuaire de sa confession, sur lequel le geste blanc du moine avait tracé une croix réconciliatrice, d'argent.

Et l'on s'explique fort bien l'assurance subite qui surgit dans l'âme des incrédules quand ils virent que Jésus ne craignit pas d'affronter l'haleine souillée de ce pécheur morose que fut l'auteur d'*A Rebours* ; qu'Il n'hésita pas à se laisser glisser dans le puits de cette gorge, le long de ces cordes vocales lasses de hisser des paroles de luxure, et qu'Il se laissa tomber dans la fosse de ce cœur à peine séché par le brasier de la Pénitence.

L'âme de Huysmans était tellement souillée avant sa conversion, que Dieu ne pouvait la toucher. Mais, sous la lèpre luxurieuse qui la recouvrait, quelque chose de pur pointait, et cela, c'était l'amour du Beau et du Vrai, l'amour de l'Art. Huysmans vint à l'Eglise parce que la Beauté de Dieu y est réellement présente ; et c'est à cause de cela qu'il souffrit si cruellement en voyant la Laideur, satanique maîtresse de la production catholique moderne, corrompre sans vergogne le goût passif des foules ; c'est à cause de cela qu'il stigmatisa sans pitié ces mercantis pires que Judas car ils vendent le Christ après l'avoir défiguré ; et c'est à cause de cela, enfin, qu'il voulut que tout ce qui entoure Dieu, la Vierge et les Saints, fût marqué du sceau de l'inspiration.

Amoureusement, en véritable jongleur de Dieu, il chanta la beauté chrétienne tantôt avec émotion contenue ; tantôt à grand renfort de cris appuyés par des gestes énergiques ; hurlant, au besoin, quand il avait conscience de s'adresser à des sourds. Et, comme il savait qu'il n'y a pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre, il

jongla, pour ceux-là, avec les débris des œuvres profanatrices qu'il avait démolies.

Nul catholique ne peut donc demeurer indifférent devant la manifestattion d'un réalisme abrupt qui, inspiré du Moyen-Age, y retourne pour le célébrer. Le chrétien, désireux de retrouver la mentalité de ces âges enfuis est opportunément repéré par le phare éblouissant de l'âme de Huysmans ; phare érigé au tournant du XIXe siècle, sur les confins du XXe, et dont les spirituels et lumineux miroirs, après avoir été lavés à grande eau par la Grâce, embués par l'Haleine de l'Esprit, furent soigneusement frottés, à l'aide du sacramentel tissu qui sert à essuyer les âmes repenties, par la Céleste Ménagère. La vieille lampe de son cœur, abondamment garnie d'une huile vigilante, fut allumée par le divin Veilleur qui scrute l'horizon des océans moraux, et le puissant réflecteur de ses facultés concentra les vérités éternelles pour les renvoyer en faisceaux lumineux dans l'espace, à travers les mille facettes de son style, au secours des naufragés de la vie. De périlleux sauvetages d'âme furent opérés, et de nombreux sinistrés, dont la conscience s'emplissait des flots envahissants de l'erreur, lui durent le salut...

Une foi, inouïe depuis les vieux temps de croyance profonde, jaillit, exultante, de l'œuvre du converti. Elle se précise, parfois, en des formes surnaturelles si ferventes que l'on est tenté de continuer la lecture à genoux, sollicité par l'exemple de cette âme qui se prosterne en des lignes adoratrices.

L'extraordinaire rutilence d'images et de vocabulaire, qui les pare, révèle à nu et frissonnante de vie l'âme dévotieuse du Moyen-Age, revivifiée dans le corps flamboyant d'un style architectural qui place sur les piliers du réalisme les ogives de l'idéal ; butte le bout de ses phrases à l'aide de systématiques contreforts ; irradie les nefs de ses chapitres sous le jour éblouissant de vitraux aux teintes franches et violentes, intenses et crues ; décore, enfin, l'édifice de ses œuvres, à l'aide d'une minutieuse et étourdissante fantaisie sculpturale qui s'épanouit en détails imprévus.

Bien entendu, cette âme, qui apparaît telle qu'une revenante dans la nuit paillarde des temps modernes, est accueillie par les coassements des batraciens de bénitier dont elle dérange le concert mécanique des louanges labiales. Mais, quoiqu'elle grelotte dans la frigidité de notre siècle cupide, elle trouve, tout de même de temps à autre, quelque chrétien charitable qui consent à l'abriter dans un cœur simple et droit.

L'ŒUVRE DE HUYSMANS

Huysmans érigea sa cathédrale idéale et sa cité de couvents dans un quartier mal famé où toutes les classes de la Société évoluaient, turpides. L'on rencontrait, d'abord, Marthe qui pataugeait dans le ruisseau ; puis les sœurs Vatard, employées à l'atelier de brochure Débonnaire et Cie. L'aînée, Céline Vatard, traînait de crapuleuses passions chez les marchands de vin, tandis que sa sœur Désirée filait le parfait amour avec un honnête et placide ouvrier qui, refusé par le père Vatard, finissait, comme Désirée, par se marier, en tout bien tout honneur, avec une autre. Ces amoureux s'agitaient dans l'atelier, dans la rue et chez les bistros, parmi la cohue des ouvrières brocheuses, *véritable ramassis de chenapans femelles*, des ouvriers ivrognes, des foules bousculées dans l'affairement des carrefours, des foires et des beuglants ; dans l'assourdissement des cris, des disputes et des trop joyeuses beuveries suivies de coups. Ils s'épanouissaient dans leur grosse exubérance populacière ; saisis au vif, campés avec l'ardeur et la conviction de la jeunesse ; empâtés, c'est vrai, d'ordures et de trivialités, mais offrant, surtout quand il s'agissait de Désirée, des coins de pensées et de réflexions vraiment frais, de sentiments naïfs et sincères.

La bourgeoisie, déjà entrevue dans l'atelier de Cyprien Tibaille, le peintre réaliste, à la suite de Céline Vatard, apparaissait dans toute sa médiocrité dans l'existence d'André Jayant, l'homme de lettres malheureux en ménage. La vie de Cyprien, fort irrégulière,

n'était pas plus gaie. Ce peintre avait, en tous cas, une manière bien chrétienne d'envisager les sites ; il avouait « *d'exultantes allégresses, alors qu'assis sur le talus des remparts, il plongeait au loin, voyait les gazomètres dresser leurs carcasses à jour et remplies de ciel, pareils à des cirques bâtis de murs bleus et soutenus par des colonnes noires. Alors le site prenait pour lui une inquiétante signification de souffrance et de détresse* » car « *il voyait une plaintive accordance avec les douleurs du malheureux, rentrant de sa fabrique, éreinté, suant, moulu...* »

André Jayant, évident truchement de Huysmans, traînait son ennui dans son logement de garçon récupéré grâce à l'infidélité de sa femme, bourgeoise vaine et vide. Cet homme de lettres dénué de talent — peut-être Huysmans doutait-il du sien à cette époque ?... — cet écrivain accaparait plus que de raison l'attention, gémissant sur les versatilités conjugales, sur la piraterie de sa femme de ménage, sur les cancans des boutiquiers. Il se remémorait des souvenirs douloureux et ignobles de sa vie de collégien ; avouait qu'il est difficile à un célibataire de pratiquer la chasteté, et, en conséquence, après avoir renoué avec d'agréables pécheresses, il finissait par retrouver sa femme avec bonheur.

André était peut-être moins malpropre d'âme que les ouvriers de la maison Débonnaire et Cie, mais, tout en étant un peu plus policé qu'eux dans ses manières et son langage, il n'était pas plus intéressant ; il avait donc bien tort de pester contre une société au-dessus de laquelle il était incapable de s'élever.

La bourgeoisie était un peu mieux scrutée dans *A Vau l'eau*, où M. Folantin égouttait sa triste existence de bureaucrate célibataire, pillé par les femmes de ménage, empoisonné dans les innombrables restaurants où il tentait de ne pas mourir de faim, et dans *Un Dilemme*, où M^e^ le Ponsart et M. Lambois, son gendre, représentaient avec une poignante exactitude la mentalité du sauvage civilisé qu'est le bourgeois égoïste et jouisseur.

L'aristocratie n'était pas représentée dans cette société littéraire sous un jour moins vil.

Toutefois, Des Esseintes, le héros d'*A Rebours*, intéressait à cause de son érudition subtile, de ses doutes sincères et de ses angoisses maladives. Il voilait mal la personnalité d'un auteur en pleine crise d'âme suraigüe.

Elevé chez les Jésuites, des Esseintes avait gardé de leur maison un souvenir attendri ; car « *ils l'avaient laissé travailler aux études qui lui plaisaient et négliger les autres, ne voulant pas s'aliéner cet esprit indépendant par des tracasseries de pions laïques.* »

Issu d'une antique famille dont le sang était appauvri à l'extrême, il avait vendu son château et s'était livré, à Paris, à d'épuisantes débauches qui avaient achevé de détraquer ses nerfs.

Il se livrait alors à des exentricités particulières, recevant par exemple, ses fournisseurs dans une haute salle où ils s'asseyaient les uns à côté des autres dans des stalles d'église, écoutant avec ahurissement les sermons qu'il leur prêchait du haut d'une chaire, « *les menaçant d'excommunication pécuniaire s'ils ne se conformaient pas à ses brefs, monitoires et bulles en matière de dandysme!* »

Des Esseintes n'avait pu supporter le contact des salons où « *des vieillards catharreux et maniaques rabâchaient d'insipides discours, de centenaires phrases.* » Il dut fuir les jeunes gens de son âge et de son monde, « *bellâtres inintelligents et asservis, banals et étroits,* » suivant qu'ils provenaient des pensions religieuses ou des lycées. Il ne put pas s'accommoder davantage de la société des gens de lettres, qu'il méprisait à cause de leur vénalité, et des hommes politiques dont l'ignominie lui répugnait.

En un mot, sa « *studieuse décrépitude* » estimait que « *le monde est composé de sacripants et d'imbéciles, en majeure partie* » ; constatation qui ne remédiait à rien...

Pour fuir ce monde, il loua une maison suffisamment isolée à Fontenay, et s'y installa avec deux vieux domestiques de sa famille. Là, commença son absurde vie nocturne. Il meubla son bureau en vue de cette existence inversée ; fit relier les murs en maroquin orangé, à gros grains écrasés et peindre les boiseries en bleu indigo.

Le plafond, un peu arrondi, fut tendu en soie bleu-de-roi semée de séraphins d'argent brodés pour d'anciennes chapes. « *Le soir, cela se conciliait, se tempérait, s'asseyait ; les boiseries immobilisaient leur bleu soutenu et comme échauffé par les oranges qui se maintenaient sans s'adultérer, appuyés et, en quelque sorte, attisés qu'ils étaient par le souffle puissant des bleus.* »

Le mobilier se composa d'une table de changeur du XVe siècle, de fauteuils à oreillettes et d'un vieux lutrin. Aux murs, des bibliothèques ; sur la cheminée, deux ostensoirs anciens et un canon d'autel merveilleux renfermant des sonnets de Baudelaire... Appétences de futur converti !...

Pour sa chambre à coucher il hésita. Il la voulait ou voluptueuse ou austère ; en faire un boudoir Louis XV, ou une cellule de chartreux. Il opina pour la cellule, mais « *il voulut qu'elle eut l'air d'être vraie, et ne le fut, bien entendu, pas.* » En conséquence, les murs furent tendus de soie safran pour imiter le badigeon ocre monastique ; les menuiseries en bois précieux simulèrent la couleur chocolat des boiseries monacales, et le plafond, tendu de blanc écru, contrefit le plâtre. Un tapis à carreaux rouges, à places blanchâtres dans la laine pour feindre l'usure du pavé, compléta cette décoration. Le lit fut en fer forgé, et le reste du mobilier se composa de meubles ecclésiaux.

La salle à manger simulait une cabine de navire, placée au milieu d'une pièce. Le jour y pénétrait à travers l'eau d'un aquarium dans lequel s'agitaient des poissons mécaniques. Des affiches de messageries maritimes, des appareils nautiques, les aventures d'Arthur Gordon Pym l'aidaient à effectuer cérébralement de lointaines traversées.

Pour adoucir les tons d'un tapis, il avait acheté une tortue dont il fit glacer d'or la carapace ; puis, la jugeant inachevée, il la fit sertir de pierreries studieusement comparées et triées, grâce à quoi la pauvre bête rendit le souffle.

Il se grisait de parfums et se donnait à l'aide de savantes com-

binaisons d'odeurs, des visions de pays lointains ou d'âges morts, de prés parfumés ou d'usines empuantées.

Il collectionnait des gravures et des livres parmi lesquels Bossuet et Pascal figuraient en bonne place aux côtés de Lacordaire et de l'abbé Pereyve.

Un jour, il fit apporter un lot de fleurs naturelles choisies parmi les espèces qui pastichent le mieux les fleurs artificielles.

Il exécutait sous la coupole hypergheustique de son palais des symphonies à l'aide d'un orchestre liquide composé :

des clarinettes du curaçao au goût aigrelet et velouté ;

des hautbois du kummel nasillant et sonore ;

des flûtes de la menthe et de l'anisette sucrée et poivrée, piaulante et douce ;

des trompettes du kirsch ;

des pistons et des trombones du gin et du whisky ;

des tubas de l'eau-de-vie de marc ;

des cymbales et de la caisse des rakis de Chio ;

des violons de la vieille eau-de-vie fumeuse et fine, aigüe et frêle ;

des altos du rhum robuste, ronflant et sourd ;

des violoncelles du vespétro déchirant et prolongé, mélancolique et caressant ;

des contre-basses du vieux bitter corsé, solide et noir ;

de la harpe du cumin sec à la saveur vibrante, détachée et grêle. »

S'il ouvrait sa fenêtre la nuit, c'était afin de regarder la campagne au clair de lune, en raison de son maquillage et de son air factice.

En somme « *il avait les avantages de la claustration et il en évitait les inconvénients : la discipline soldatesque, le manque de soins, la crasse, la promiscuité, le désœuvrement monotone...*

« *Tel qu'un ermite, il était mûr pour l'isolement, harrassé de la vie, n'attendant plus rien d'elle : tel qu'un moine aussi, il était accablé d'une lassitude immense, d'un besoin de recueillement, d'un désir de ne plus avoir rien de commun avec les profanes qui étaient, pour lui, les utilitaires et les imbéciles.*

« *En résumé, bien qu'il n'éprouvât aucune vocation pour l'état de grâce, il se sentait une réelle sympathie pour ces gens enfermés dans des monastères, persécutés par une haineuse société qui ne leur pardonne, ni le juste mépris qu'ils ont pour elle, ni la volonté qu'ils affirment de racheter, d'expier, par un long silence, le dévergondage toujours croissant de ses conversations saugrenues ou niaises.* »

Des Esseintes se contentait du dévergondage de sa cervelle qui lui remémorait les ignominies de sa vie passée. Ah ! elles n'étaient pas encourageantes !...

Une fois, il sortit de chez lui et se donna, en parcourant les coins de Paris fréquentés par les Anglais, l'illusion d'un voyage à Londres à travers une atmosphère saumâtre, sous une pluie battante.

Enfin, ravagé par la névrose, l'estomac perclus, il était réduit à se nourrir de lavements nutritifs dont il combinait la composition, le menu ! Le médecin finissait par le chasser de chez lui, et, désemparé, il s'écriait après avoir évoqué dans sa cervelle, un admirable et poignant tableau de la vilenie des temps modernes :

« *Seigneur, prenez pitié du chrétien qui doute, de l'incrédule qui voudrait croire, du forçat de la vie qui s'embarque seul, dans la nuit, sous un firmament que n'éclairent plus les consolants fanaux du vieil espoir !* »

En sortant, à la suite de Des Esseintes, du logis abandonné de Fontenay, l'on allait suivre, à la campagne, la marche de la double névrose de Jacques Marles, le héros d'*En Rade*, et de sa femme.

Logé dans un château en ruines, ce couple menait une vie concassée et creuse. Jacques était poursuivi par des rêves extravagants qui le soulevèrent une fois jusque dans la Lune ou qui évoquèrent des palais fantastiques, aux magnificences insurpassées.

Mais l'on n'éprouvait pas le désir de s'attarder dans cette campagne peuplée de paysans rapaces et bestiaux ; contaminée par le délire lucide d'un Parisien malade qui aurait dû nous offrir une solide étude sur le rêve.

En quittant ce coin de monde littéraire de débauchés, d'abrutis ou de malades, l'on ne pouvait s'empêcher d'admirer l'enseignement qu'il suggérait. Huysmans nous avait donné l'extraordinaire tableau, peint d'après nature, d'une société athée. Ah ! certes ! *les Sœurs Vatard, En Ménage, A Vau l'eau, A Rebours, En Rade,* étaient des exemples frappants et typiques de l'ignominie humaine lorsqu'elle dédaigne son Dieu !

L'aristocrate et artiste Des Esseintes souffrait de cette indévotion. Il prépara inconsciemment, par la nature même de ses subtiles recherches, le plan sur lequel il devait édifier, après avoir pris le nom de Durtal, sa cité chrétienne.

Souvent, il avait été obsédé par la silhouette lointaine et grandiose de l'Eglise :

« *Il croyait pendant une seconde, allait d'instinct à la religion, puis au moindre raisonnement, son attirance vers la foi s'évaporait, mais il restait, malgré tout, plein de trouble. Dans l'état d'âme où il se trouvait, il n'espérait de relations appariées, jusqu'à un certain point avec ses goûts, que dans la société de chanoines généralement doctes et bien élevés qui lui feraient passer quelques soirées affables et douillettes. Mais encore eut-il fallu qu'il partageât leurs croyances, qu'il ne flottât point entre des idées sceptiques et des élans de convictions qui remontaient de temps à autre, sur l'eau, soutenues par des souvenirs de son enfance ? Et il eut voulu se forcer à posséder la foi, à se l'incruster dès qu'il la tiendrait, à se la visser par des crampons dans l'âme... mais plus il la souhaitait, et moins la vacance de son esprit se comblait, plus la visitation du Christ tardait à venir...* »

Elle ne fit que tarder puisqu'elle vint. Sommé par Barbey d'Aurevilly d'avoir à choisir entre la bouche d'un pistolet ou les pieds du crucifix, Des Esseintes rentra dans le monde sous le nom de Durtal, et, peu pressé de choisir, il résolut de gagner du temps en coulant, dans les fondations déjà creusées de sa cathédrale, les cubes énormes des chapitres de *Là-Bas*, érigeant ainsi une vaste crypte littéraire où l'on célébrait la messe selon le rite diabolique, noir, au

milieu d'un sabbat auquel la démonomanie d'antiques âges, évoquée par la magie de l'écrivain, se mêlait.

Effrayé, Durtal désertait sans retour cette cave démoniaque et s'élançait dans la tour idéale, bien qu'empruntée à Saint-Sulpice, qu'il avait édifiée à côté. Là, dans la tiédeur du logis pieux du digne sonneur Carhaix et de son épouse, il se grisait du son aérien des cloches, véritable musique de l'Eglise. Et il se passionnait pour l'histoire de ces coupoles sonores qui s'agitent dans le treillis des charpentes massives. Il devenait poëte à leur contact : « *Moi qui habite un quartier de couvents,* disait-il, *et qui vis dans une rue dont l'air est plissé, dès l'aube, par l'onde des carillons, lorsque j'étais malade, la nuit, j'attendais l'appel des cloches, le matin, ainsi qu'une délivrance. Je me sentais alors, au petit jour, bercé par une sorte de dodelinement très doux, choyé par une caresse lointaine et secrète ; c'était comme un pansement si fluide et si frais ! J'avais l'assurance que des gens debout priaient pour les autres, et, par conséquent, pour moi : je me trouvais moins seul...* » Lancé sur cette piste, il évoquait un Moyen-Age monacal sonore, étudiait la vie des cloches, et se faisait expliquer par Carhaix leur symbole.

On discutait aussi, chez Carhaix, de démonomanie et de contre-mystique, de magie noire et d'envoûtements. Ces conversations hissèrent Durtal hors du matérialisme, débourbant ainsi son âme qui, désormais, n'attendait plus que le coup de grâce pour balayer ses dernières hésitations, épousseter ses derniers doutes.

Dieu patientait et laissait Durtal épuiser ses dernières frénésies dans les bras de la satanique Madame Chantelouve et ses malsaines curiosités dans l'étude des crimes immondes de Gilles de Rais.

La peinture mystique influait profondément sur son âme. Secoué jusqu'aux moëlles par la vision de la crucifixion forcenée de Grünewald, il s'écriait : « *Mais alors, si je suis logique, j'aboutis au catholicisme du Moyen-Age, au naturalisme mystique ; ah ! non, par exemple, et si pourtant !* »

Décidé à fuir l'auge matérialiste, il aboutissait à chaque discus-

sion intime à cette conclusion. A force d'être sollicitée par l'art suave et violent, paradisiaque et brutal des Primitifs, surprise par le souffle de Dieu, l'âme de Durtal chavira enfin, et le vieil homme charnel fut noyé.

Aussitôt séchée au grand feu de la Pénitence, cette âme s'épanouit ; Durtal se mit à l'œuvre. Elargissant le champ d'érudition qu'il avait fouillé autrefois, sous le nom de Des Esseintes, il éleva, décora et meubla sa cathédrale idéale, et les couvents dont il l'entoura. La littérature latine fut approfondie liturgiquement dans *En Route* et dans *l'Oblat.* Les pierreries mortes d'*A Rebours* furent avivées par la symbolique sacrée dans *la Cathédrale,* et Durtal glorifia dans *l'Oblat* ce plain-chant auquel Des Esseintes ne pouvait déjà songer sans frissonner.

Je ne m'attarderai pas à décrire l'admirable cathédrale littéraire de l'œuvre catholique de Huysmans, puisquet ous les croyants peuvent la visiter librement. Les timorés et les jeunes filles peuvent même jouir dans *les Pages Catholiques* d'abondants aperçus d'*En Route* et de *la Cathédrale.*

Bâtie sur le modèle des plus belles basiliques du XIIIe siècle, elle possède une série d'éblouissants vitraux qui relatent la vie de Sainte Lydwine, et elle a été complétée par l'adjonction d'une chapelle de la Vierge où se pressent les foules de Lourdes. Les couvents, qui l'environnent, et le logis mental de Durtal sont remplis de tableaux anciens, de biographies et de monographies curieuses réunies dans *De tout, Trois églises et trois primitifs* et dans *la Bièvre et St-Séverin.*

Ah ! que l'on doit à Huysmans une admirable vision de cet âge péricole qui s'ankylose depuis six siècles dans les formes effritées de ses cathédrales, et dont l'art, traité à faux par les funestes carabins de l'architecture moderne, délire, hospitalisé dans les cabanons ecclésiaux, caricatures sordides des rêves divins de nos aïeux !

Quand on jette un coup d'œil d'ensemble sur l'œuvre totale de

Huysmans, l'on ne peut que se réjouir de la voir intacte. De pieux cuistres ont fait crime à l'écrivain de n'avoir pas détruit ses mauvais livres ; mais, si Huysmans a reçu l'absolution, c'est qu'il était en règle vis-à-vis de Dieu qu'il offensa et des hommes qu'il scandalisa.

D'ailleurs, les ombres de sa première œuvre, très nettes, très découpées, étaient nécessaires pour dégager la pleine lumière de la seconde qui resplendit de Foi et d'Amour de Dieu. Le bien et le mal sont si bien départagés que l'hésitation n'est pas permise pour tout lecteur qui a le courage de descendre en lui-même à la suite de l'auteur ; il faut emboîter le pas à Durtal, revenir à Dieu.

Un livre comme *Là-Bas* — un de ceux qui contient le plus d'abominations ! — est en grande partie un instrument de bon combat. Il fait comprendre la nécéssité de la Communion réparatrice, et, quant à l'histoire de Gilles de Rais, elle nous enseigne à ne jamais douter de la miséricorde de Dieu, et elle gagnerait à être connue du peuple moderne qui ne sait plus que haïr et maudire au lieu de prier et pardonner... (1)

Là-Bas remue l'âme profondément. Cette œuvre terrible est comme une sorte de batterie qui, braquée sur des êtres embastillés d'erreurs, cuirassés de vices, bétonnés d'utopies matérialistes, peut les entamer, les ébraser, les démanteler de fond en comble. La sape profonde d'*En Route* n'a plus qu'à volatiliser en une suprême explo-

---

(1) On a édité en 1921 une ridicule thèse de réhabilitation de Gilles de Rais, destinée évidemment à justifier la publication pornographique des pièces du procès. L'attaque porte uniquement contre l'ouvrage magistral de l'abbé Bossard et ne nomme même pas Huysmans. Et tout l'absurde et pénible échafaudage de l'auteur croule du fait *bien établi* que *Gilles demanda lui-même par contrition* à faire une troisième fois sa confession, et demanda à ce que « cette confession, dite extra-judiciaire, fut publiée en langue vulgaire afin que tout le monde le comprit. » Et, non seulement il ne proteste pas de son innocence après sa condamnation, et alors qu'il va au bûcher, *et ne risque donc plus une aggravation de peine*, mais il demande « la faveur d'être supplicié en compagnie de ses domestiques pour leur apprendre à bien mourir. »

Comparez l'attitude des Templiers ! L'un d'eux déclara : « J'avouerais que j'ai tué Dieu, si on voulait. » Molay et Geoffroy de Charnai crièrent leur innocence et furent brûlés le 19 mars 1314. (Voir l'*Histoire religieuse de la France*, de G. Goyau, pp. 277-279).

sion les dernières assises de l'erreur, bouleverser le sol des consciences, tracer sur le terrain pacifié, mis à nu, à l'aide du soc de ses phrases tranchantes, des sillons que le divin Laboureur peut alors ensemencer avec le bon grain de Sa Parole, et à féconder sous l'averse salutaire de Son Sang.

Et l'on saisit pleinement l'opportunité de livres tels qu'*A Rebours* et *Là-Bas*, aussi bien qu'*En Route* et les autres lorsqu'on rencontre le hideux mensonge de la cuistrerie anticlériale :

« L'Eglise n'a pas été capable de créer, comme l'ont fait d'autres « religions, ni une architecture qui lui appartînt en propre, ni une « peinture, ni une sculpture essentiellement chrétiennes, et moins « encore une musique à elle... Un art chrétien, pur et original, il n'en « existe pas et il n'en a jamais existé. (Blasco Ibanez, *Dans l'Ombre de « la Cathédrale*, pp. 161-162) »

O Huysmans, nous bénissons et vénérons en vous l'apologiste de cet Art chrétien, catholique, qu'on nomme aussi l'Art Français ! (1).

---

(1) Après la défaite de 1870, Renan regrettait la rupture avec l'Allemagne parce qu'il estimait que « certaines plantes germaniques » venaient mieux en France qu'ailleurs. « Les chansons de geste, la philosophie scolastique, *l'architecture gothique* » s'étaient mieux développées chez nous que « dans leur sol natal. » L'architecture gothique, invention allemande !... Qu'en pense Monsieur E. Mâle ? (Note de Jean d'Arvil).

LA LAIDEUR A LOURDES

Il n'est pas utile de disséquer ici les *Foules de Lourdes*. Je ne voudrais même pas qu'on put croire que j'ai songé un seul instant à prendre la défense d'un ouvrage qui porte la victoire dans ses feuillets.

Avant d'émettre les quelques réflexions que le chapitre de la laideur me suggère, je crois utile d'observer que Huysmans n'eut pas l'intention de faire des *Foules de Lourdes* un livre studieusement et correctement construit. Dans son avant-propos, il l'a présenté comme étant un recueil de « croquis et de notes » qui se succèdent, pittoresques et imprévus, corroborant le titre de l'ouvrage. C'est une bousculade de réflexions, une cohue de descriptions, qui insuffle à chaque page l'extraordinaire intensité de vie des pèlerins dont l'existence se concasse dévotieusement à Lourdes. Et la composition est ainsi adéquate au sujet.

Il convient aussi de songer que Huymans se soucia beaucoup moins de fignoler un beau livre que de se préparer à une fin qu'il pressentait prochaine, grâce à un zona très douloureux qu'il considéra tel qu'un avertissement d'En-Haut : « La Sainte-Vierge m'éprouve, disait-il, pour que je parle d'Elle en termes encore plus aimants. » J'ajoute qu'il ne demanda sa guérison, ni à ce moment, ni quand le mal qui devait l'emporter se fut déclaré.



Huysmans a vu partout de la laideur à Lourdes, ont dit certains. Et cependant, il est un point sur lequel il n'a peut-être pas appuyé assez fortement : la laideur sacrilège de l'art religieux consiste moins dans la difformité des lignes d'une image que dans sa banalité. Une statue ou un tableau religieux ne sont pas des fétiches, mais des

symboles et des exemples : ils visent à nous remémorer non seulement tel personnage sacré mais aussi et surtout la vertu transcendante par laquelle ce personnage s'est illustré aux yeux des hommes et des anges. Aussi, le triomphe de Satan éclate-t-il insolemment lorsque le Sacré-Cœur répond au signalement d'un *calicot* ou d'un garçon coiffeur ; quand le visage de Marie s'affadit dans les traits mous d'une demoiselle de magasin, et quand Jeanne d'Arc figure l'inexpression d'un *mannequin* de la rue de la Paix, se profilant dans la cathédrale de Reims, telle une gravure de modes pour fêtes historiques. Le but est, alors, atteint. La divinité et la sainteté sont rabaissées au niveau de la masse ; Notre-Seigneur, la Vierge et les Saints deviennent à nos yeux des êtres quelconques et vulgaires à qui l'on est tenté de demander des échantillons et des prix plutôt que de la ferveur et des grâces.

Existe-t-il à Lourdes une seule image qui *représente* l'Immaculée Conception, qui projette l'âme du simple ou du savant au devant de ce Mystère ? Non, et les critiques émises par Huymans dans le chapitre qui a tant effarouché les admiromanes de l'architecture de Lourdes, s'affirment tristement exactes. Que des ignorants en matière d'art ne discernent point la stupéfiante laideur qui y est accumulée, cela est naturel ! On y vient afin de prier Notre-Dame ; on ne voit qu'Elle ; on ne cherche qu'à humer Sa présence sans cesse attestée par des prodiges, et c'est à peine si l'on prend le temps de souffrir de la barbarie des édifices... Et, lorsqu'on rentre chez soi, guéri momentanément au moins de quelque vice, après avoir emmagasiné des provisions de grâces, l'âme encore attendrie par des visions d'âges de Foi disparus, on ne les entrevoit qu'à travers des souvenirs de piété ; on les embellit inconsciemment en songeant aux prières dévotieuses que l'on fit à leur ombre. Mais c'est le monde renversé : l'âme pieuse des architectes et des artistes chantait sa divine chanson à l'âme des chrétiens du Moyen-âge. Maintenant, il faut que ce soit l'âme du pèlerin qui assiste les pitoyables conceptions des maçons et les voile d'illusions pieuses...

En tout cas, les pèlerins auraient tort s'ils s'attachaient à scruter la laideur ou l'indigence artistique de Lourdes. Qu'ils tirent seulement profit des dénonciations de Huysmans afin de ne pas propager cette laideur et cette indigence : qu'ils économisent leurs sous chez les marchands et les prodiguent chez les pauvres ! Enfin, qu'ils méditent l'histoire de Notre-Dame de Garaison, relatée au début des *Foules de Lourdes* : la basilique étant devenue trop exigüe, on construisit, à la place, une vaste église gothique. A Lourdes, l'on pourrait sans inconvénient, procéder de même...

En attendant cet improbable acte de réparation, l'on poursuit méthodiquement des enlaidissements que Huysmans n'avait certes pas prévus ! Depuis qu'il publia son livre, on ajouta deux flèches qui, placées de chaque côté du *Rosaire*, symbolisent avec bonheur la coiffure qui sied aux architectes élaborateurs de telles avanies : le bonnet d'âne. A moins que, par une nouvelle facétie, le démon n'ait voulu bafouer l'œuvre curative de la Mère de Dieu en plaçant sur ses basiliques, en double exemplaire, le bonnet pointu de médicastre cher à Molière...

O symbolique !

Il s'agit bien de symbolique à Lourdes ! Les rampes du *Rosaire* représenteraient, dit-on, les bras de la Vierge ! Cette herméneutique, découverte par un iconomane, auteur d'un livre pitoyable, inutile : *l'Ame de Lourdes,* complète le discours que le démon tient à la Vierge dans le texte de Huysmans : Satan a voulu que la symbolique des édifices de Lourdes fut, elle-même, grotesque. Et c'est ainsi que les bras caricaturisés de Marie ressemblent, vus de haut, à une gigantesque pince de crabe !...

Mais Satan fut pris à son propre piège ; car il est obligé de résider dans les édifices qu'il fit laids, à son image ! Il est aplati, claquemuré, sous le manteau de pierre de ces basiliques, et, tandis que l'on contemple le panorama de ces temples qu'il inspira à des pauvres d'esprit, l'on reconnaît très bien son corps allongé à terre, aux membres inférieurs emprisonnés dans ce roc qui soutient la basilique,

ses bras torses étendus en avant. Et, ses bras ! ils sont condamnés à être piétinés sans trêve par les talons des fidèles qui processionnent. Son avaloire, arrondie dans le rictus d'un porche écrasé, est sans cesse ouverte à la foule qui passe sur sa lèvre de pierre, et qui vient ébouillanter, par ses prières, la calotte de plomb qui simule son crâne, lequel dresse maintenant vers le ciel les deux oreilles d'âne pointues dont il est flanqué !...

Et cette grêle basilique qui le tient enserré sous sa crypte exigüe ! Il la fit indigente de forme et de décoration ; mais il est condamné à entendre indéfiniment les myriades de messes qui s'y célèbrent depuis tant d'années ! Muré dans sa prison de maçonnerie, il ne peut se ruer sur les fidèles qui déposent ici leurs vices, et qu'il enrage de ne pouvoir ressaisir ! Dans ces calices sans art, devant ces décorations ridicules ou veules, le Sauveur s'immole, et Il sanctifie ce que le Malin prétendait profaner ! Ah ! ce qu'il doit avoir l'échine endommagée, rouée qu'elle fut par la volée de prières, le moulinet vengeur des messes qui consacrèrent et qui sanctifièrent ces meubles et immeubles qu'il prépara pour loger indignement Celle qui lui écrase la tête et qu'il essaie, en vain, de mordre au talon !

Si Elle l'avait voulu, des esprits cultivés lui auraient certainement offert une demeure digne d'Elle. Sa demeure, Elle l'a choisie Elle-même : c'est dans la grotte qu'Elle réside ; non pas dans l'enveloppe imparfaite de cette statue qui ne lui ressemble pas, non, mais dans cette atmosphère saturée de prières, embrasée de Foi, divinisée par son bienfaisant pouvoir...

Si, à Lourdes, Elle a permis qu'on la fit quelconque en ses statues, c'est parce qu'Elle s'y est faite petite, et qu'Elle a quitté son trône de gloire et son diadème d'élus pour revêtir la livrée d'une servante de bains et donner ainsi l'exemple de l'active et nécessaire humilité aux chrétiens endormis, aux prêtres vaniteux et durs. Mais ce qu'Elle a perdu en beauté, Elle l'a regagné en bonté. Elle a transmuté la lèpre des âmes viciées et des corps pourris en l'or pur des célestes

vertus et en la chair ressuscitée sur laquelle le Père lui donne tout pouvoir, Elle qui façonna la chair immaculée d'un Dieu !

Elle a permis que sa basilique ne fut pas une œuvre d'art, parce qu'Elle aurait infailliblement subi la curiosité hostile des promeneurs anticléricaux, des dilettantes sans foi, des sceptiques railleurs. Et, qui sait ? Elle n'a peut-être pas voulu enrayer les « *facéties vindicatives du démon* » afin de réserver aux artistes et aux raffinés la torture de la hideur de Lourdes. Elle leur montrerait ainsi qu'Elle ne les aidera, dans la gestation de leurs œuvres, qu'à la condition que, semblables à Huysmans, ils l'honorent, d'abord, dans la pureté reconquise d'un cœur pénitent...

Il y aurait donc lieu d'organiser un jour un pèlerinage d'artistes pieux, qui viendraient demander à la Vierge, forts de leur Foi, la guérison de l'art chrétien. Ah ! s'ils étaient exaucés, quel miracle : on assisterait au spectacle étonnant d'une foule inspirée démolissant les tas de pierre mal combinés des basiliques, et reconstruisant, à la place, un édifice digne du passé de l'*Art français* — vrai nom de l'art gothique ! — digne d'un tel renouveau de Foi !...



Quelles que soient les exagérations et les imperfections des *Foules de Lourdes*, ce livre n'en saisit pas moins l'âme par ses accents de foi exultante et l'enthousiasme communicatif qui en jaillit. On vit à Lourdes comme chez soi, on y prie avec Huysmans, et la radieuse figure de la Vierge vient, pour un moment, voiler au lecteur l'avilissement de ce temps. Les descriptions pittoresques lui procurent des instants de détente spirituelle et de franche gaîté. Ah ! Huysmans n'avait pas la piété morose ! Il était un de ces chrétiens du XIIIe siècle que n'effarait pas la grosse plaisanterie ; car elle servait de fourreau à la pointe très fine et très délicate de leur esprit, l'empêchant de s'émousser dans les heurts quotidiens de l'existence ! Reprochera-t-on de bonne foi à Huysmans d'avoir été un de ces hommes-là ?...

LE STYLE DE HUYSMANS

A vrai dire, je crois qu'on reproche surtout à Huysmans, dans le camp des timorés, de n'avoir pas modifié, ou tout au moins adouci son style.

Oh ! certes ! je compatis bien volontiers à la frayeur de ces gens qui n'ont jamais vu tourner que la sempiternelle noria dont les monotones godets débitent l'eau claire et fadasse d'une langue qui s'épuise en rabachâges depuis trois siècles, et qui sont brusquement saisis à la gorge par les virulences dénuées d'obséquiosité du style de Huysmans... Sans doute, certaines expressions sont poussées, ainsi que certaines images, jusqu'au raffinement et aboutissent parfois à la préciosité : préciosité qui épice au lieu d'affadir !... Mais cette préciosité n'est point le fait d'un décadent ou d'un détraqué, n'en déplaise aux chiffonniers de lettres, aux amateurs de béatilles et aux pions adonisés. On pourrait plutôt reprocher à ce style rudânier et sanguin de pécher par excès de santé. Et d'ailleurs, Huysmans a flétri le « charabia télégraphique » des décadents dans une page de *Là-Bas*. Son style est le reflet de son caractère : il en est la transpiration, si j'ose dire. Or, on ne change pas de caractère sur le tard, même à la suite d'une conversion.

D'ailleurs le propre de la littérature n'est pas de toujours s'exprimer en beauté. Il faut, avant tout, parler le langage de la vérité. C'est ainsi que, devant la vitrine d'un magasin de statues religieuses qui sont ridicules, grotesques ou plates, Huysmans ne pouvait point parler d'objets de piété. Il devait infliger à cette mascarade de la divinité une épithète qui la différençiât de l'art véritablement chrétien. Le mot « bondieuserie » lui parut tout indiqué pour étiqueter cette sorte d'effigies. Ce mot fut pris dans une acception non pas hostile, mais méprisante ; et ce n'est pas Dieu qui fut méprisé, mais des images qui n'étaient pas dignes de Lui.

En résumé, les amis de Huysmans passent par-dessus les ru-

desses de son style et en tolèrent les crudités, à la manière du promeneur qui enjambe les flaques d'eau du chemin ou les résidus abandonnés par les animaux. Pourquoi la nature ne serait-elle pas scrupuleusement copiée par l'artiste, même dans ce qu'elle a de broussailleux, de boueux ou d'excrémentiel ? Le tout est de ne pas insister. Les crudités de l'œuvre catholique de Huysmans sont négligeables et ne peuvent pas plus en déparer les horizons éternels, que les ronces, boues et fientes des chemins ne sauraient dépoëtiser un paysage. Les sites sont tels que Dieu les a ordonnés, et tels que la vie les arrange : le style de Huysmans est tel que son âme naturaliste et croyante le fit : prenons-le tel qu'il est, ou alors reprochons aux censeurs de n'avoir pas su changer la cervelle du converti !

LE SCANDALE DES FAIBLES

Pour dénigrer Huysmans, on agite parfois la question du problématique scandale des faibles. Mais, quels sont les faibles dont la fragilité doit attirer l'attention d'un écrivain devenu ou redevenu catholique ? Ne sont-ce point les foules débilitées qui ont le malheur de ne point posséder la véritable thérapeutique de l'âme ? Pour parler à cette foule, fallait-il que Huysmans consentit à employer un langage anodin à cause de quelques rares abbés obtus qui portent leur sacerdoce comme un âne des reliques, et qui confondent la cause de l'Eglise avec celle du bât de leur incapacité, chargé de leurs défauts ? Devait-il se figer, sur une foule de questions, en un coupable silence, à cause des braîments d'un minuscule troupeau de roussins laïques qui se plaignent qu'on ne leur caresse pas la croupe avec assez d'onction ; qu'on ne loue pas hautement leurs rares qualités, et qu'on ne les considère pas ainsi que de fins pur-sang, triés minutieusement par Dieu pour porter son Fils en triomphe à travers les rangs déférents d'une foule subjuguée ?

Que des esprits faibles de chrétiens délicats aient besoin d'un régime de sanatorium toute leur vie, et évitent la méditation brutale d'un Huysmans, c'est évident ; mais c'est à leur médecin, au praticien qui surveille leur santé morale, de leur interdire les mets nocifs qui pourraient troubler leur régime. Et si quelques uns de ces tempéraments sont susceptibles d'un traitement plus vigoureux, il suffit de leur indiquer la nourriture qu'ils doivent absorber, graduellement roborative !

Le scandale des faibles est navrant quand il est déchaîné par des christicoles. Qui pourra évaluer le nombre d'âmes qui se sont retirées de Dieu à cause des dévots frileux et transis, qui n'osent s'éloigner, tant leur foi grelotte, du calorifère ecclésial qui

les réchauffe ? Qui pourra additionner le nombre de conversions avortées à cause de cette compagnie de grenouilles timorées qui se jettent à l'eau dès qu'une pierre... de touche tombe dans la mare étroite de leurs mômeries ? Ce ne sont pas les guenilleux d'âme et les froussards de conscience qui attireront au catholicisme les recrues d'élite dont il a particulièrement besoin en nos temps orgueilleux de science dévoyée ! Silence donc aux prolétaires de la cervelle qui ont gagné le gros lot de la Grâce, et qui peuvent collaborer, à l'aide de la prière et de la mortification à l'œuvre des hommes de bien qui peinent dans le camp des barbares ! En s'effaçant, ils ne risqueront pas de barrer la route, par leur trop humaine sottise, à ceux qui s'acheminent vers la Vérité par le lacis d'une vie pénible et tortueuse, et qui n'aperçoivent pas encore, dans toute sa splendeur, l'Eglise cathédrale où officie, invisible, l'Evêque divin du diocèse illimité des cieux et des mondes, où s'immole, sur d'innombrables autels, le Pasteur adorable qui rachète les brebis marquées pour l'infernal abattoir. Ceux-là pourraient se détourner, proches peut-être du but, à cause de ces encharboteurs zélés, mais fatals ; de ces déshérités qui entretiennent, dans la lanterne de leur crâne, le quinquet fumeux de la fatuité, et qui dissimulent l'Edifice de Vérité derrière le pan du mur d'imbécillité qui enclôt leur intelligence !

Certes, les artistes chrétiens ont le droit — et peut-être le devoir ! — d'écarter de l'arène littéraire ces catholiques qui accrochent les vertus essentielles du christianisme aux pendoirs rituels des pratiques pieuses, et qui, étalant à nu leur vanité, compromettent l'Eglise et cherchent à entraîner leurs Chefs en de regrettables aventures. O pieux imbéciles, cachez-vous comme le timide ver-luisant qui promène dans le repos des soirs, sa lueur un peu mystérieuse, convaincu qu'il glorifie, dans l'ombre et selon ses très petits moyens, Celui qui l'a scintillé ; bestiole qui vous donne un salutaire exemple d'humilité !

CONCLUSION

L'ŒUVRE catholique de Huysmans devait être scellée et confirmée par la souffrance.

Jamais on n'admirera trop l'extraordinaire douceur dont l'écrivain fit preuve pendant les mois de son martyre : « Il me faisait l'effet d'un homme accablé sous la volonté de Dieu, » m'a dit l'abbé Mugnier. « Il avait encore le mot drôle à l'occasion. » Et ce même prêtre, qui fut le truchement de Dieu lorsqu'il envoya Huysmans à la Trappe, ajoutait : « Vous ne louerez jamais assez la simplicité et la *bonté* de cet homme. »

Martyrisé affreusement, la bouche trouée, il refusait le calmant qui eut endormi sa douleur, et s'écriait pour se donner courage : « Quand Dieu en aura assez, ce sera fini ! »

Une de ses dernières paroles fut : « Il faut bien que je me soumette, puisque Dieu le veut. Et il en donne la force ! » Et, tout en parlant, il allumait, comme il pouvait ! une cigarette.

Quand la mort approcha, il récita lui-même les prières des agonisants. Ah ! si l'on avait pu lire dans son âme à ce moment suprême, où ses pensées, définitivement rassemblées, se lançaient vers l'Infini, sur le tremplin de ces terribles exorations ! En quelle confiance dut-il tenir ces oraisons dont la puissance séculaire n'a jamais faibli ! Quel talisman pour ce converti, que ces prières qui s'appliquent si subtilement aux actes, quels qu'ils soient, de chaque pécheur, et qui certifient le pardon, exigeant tout de la miséricorde divine, la sommant de s'exercer sur ceux qui ont avoué leurs péchés... Pouvait-il douter du pardon et de la remise des peines, celui qui s'était confessé publiquement dans *En Route* ?

Il mourut sans qu'on ait pu recueillir ses dernières paroles. Quand celui qui le veillait rentra, le maître n'était plus. Les habi-

tants des cieux, au nom desquels d'admirables oraisons avaient enjoint à son âme de fuir vers le séjour des élus, formèrent un cortège à la Vierge qui reçut son jongleur au seuil des cieux...



L'admirable mort de Huysmans laisse aux artistes chrétiens un enseignement qui complète la leçon de son œuvre écrite : elle les résume et leur démontre que la sainteté est le seul débouché possible à leur activité. Non pas la sainteté qui exige l'abdication totale de la personnalité, mais celle qui demande l'épanouissement, dans le bien et le beau, de toutes les facultés dont on est doué. Jamais la sainteté ne fut plus indispensable à notre temps. Dans ce siècle outrageusement matérialiste, il importe que les hautes vertus chrétiennes fleurissent dans l'élite des écrivains. Et il serait à souhaiter que certains ordres religieux s'imposent de nouveau à force de services rendus, tels que s'imposèrent en somme les moines au début du Moyen-âge. Avec Huysmans, nous souhaitons qu'au lieu de fabriquer des liqueurs et du chocolat, les moines produisent des œuvres purement religieuses, soit par la peinture, la sculpture, l'imagerie, l'architecture, et plus encore l'imprimerie. Où sont les moines qui, semblables à leurs ancêtres consacrés à la copie des Ecritures, inonderont le Monde de Livres saints bellement présentés et offerts pour l'amour de Dieu ?

En attendant que ce mouvement soit suscité par Dieu, inspirareur et réalisateur de tout Bien, préparons la rénovation de l'art chrétien... De sa place céleste, l'auteur de *Sainte Lydwine* voit et bénit certainement les efforts des artistes qui ne voudraient pas œuvrer des pages sans être en état de grâce... Et lui, l'heureux, qui jouit de la vue de ce qui nous est caché et pourtant si proche, qu'il nous obtienne inspiration dans l'Art et persévérance dans la Foi.

1909-1922.

II

Le Wagon-Restaurant

à Robert BOYER.

LE WAGON-RESTAURANT

Je pénètre en titubant dans une sorte de couloir vitré, bordé, à droite, de tables dont l'étroitesse est calculée de telle sorte que deux inconnus, rassemblés par le hasard des voyages, puissent se frotter réciproquement les rotules ; à gauche, par des tables, plus longues de moitié, qui permettent à un quadrille de convives de se cogner en plus, par couples, les coudes.

Je m'assieds à l'entrée, à rebours, à une table de quatre, près d'une vitre, devant l'un de ces plateaux montés sur charnières, qui servent de mangeoires. Je quitte mon pardessus, je le roule, et le dépose dans un filet placé haut, et qui court le long de la cloison, tel qu'un râtelier. Des bouteilles en occupent une partie, voisinant avec des plateaux de cuivre à hauts-bords chargés d'échantillons de chocolat-réclame.

Un monsieur vient se placer à côté de moi. Afin d'échapper aux courants-d'air de l'entrée, il déploie l'étroit bat-flanc qui fait paravent.

Et les boxs se garnissent un à un. Des croupes, pressurées par des fonds de chaise rétrécis, se rebiffent, poussant des dossiers garnis, eux aussi, d'assises à l'étroit. Peu à peu le tassement s'opère, et le haras harcèle, de ses hennissements exotiques, les serveurs qui baragouinent indifféremment la langue des oiseaux comme celle des chevaux... Ils prennent la commande des liquides, collant dans leur mémoire les étiquettes des crûs et des eaux chères sur la face des clients. Ils ne se trompent, en effet, jamais !

Muni d'un instrument qui tient du tire-bouchon par sa vrille et du davier par la pince qui agrippe les goulots, un maître d'hôtel extrait les bouchons dont il garnit un plat.

Pendant ce temps, les raviers à hors-d'œuvre circulent et parviennent vides à l'extrémité du wagon où je me trouve. Pour trom-

per ma faim, je relis le menu, évitant d'entamer mon pain ; car il sera impossible, au courant du repas, de s'en procurer qui soit proprement vêtu d'une chemise de papier : on m'apportera des tronçons découpés dans de longues flûtes qui essuyèrent les crachats des quais...

Le menu est invariable : œufs brouillés aux truffes ou omelette aux pointes d'asperges, poisson, rôti, viandes froides accompagnées de salade, fromages et fruits.

Mais voilà que les fioles, plantées sur leur derrière, entament une sarabande folle ; car les tables trépidantes chatouillent leur cul-de-bouteille... Et elles exécutent des quadrilles, flirtent avec les verres auxquels elles donnent des baisers argentins, frottant, selon l'usage du monde des bouteilles, leurs panses variées, contre la lèvre fragile et mince des verres... Et la danse est accompagnée par de la musique de Massenet : la course d'Athanaël au dernier entr'acte de *Thaïs*. Le tournoiement des roues en délire se répercute en échos claquetant sur le ballast : papam ! papam ! papam ! papam !... (Voir la partition...)

J'empoigne une des ballerines — ballerines décapitées ! — et je vide dans mon verre, une partie de son sang de bordelaise appétissante, mais, quand je veux essayer de boire, voici qu'une tempête sévit, et que des lames déferlantes viennent se briser sur les ajoncs de ma moustache qui ruisselle. Quelques gouttes parviennent néanmoins jusque dans la grotte de ma bouche, mais il faut tout l'art de ma main Neptunienne pour diriger le flot qui, peu à peu, pénètre docile, glisse rapide, quand le fond du verre s'assèche.

Mon vis-à-vis, qui n'est probablement pas un habitué de ces tables roulantes, n'a pas pris la précaution de saisir son verre d'une main, pour braquer dedans, de l'autre, le col saignant de sa bouteille ; et le liquide purpurin inonde la nappe d'un jet puissant ; atroce vision de guillotine !

Et la vitesse du train croît, augmentant les périls de la nutrition. L'omelette qu'on apporte enfin, a manqué choir ; car la secousse

d'un tournant a projeté le serveur contre notre table. Un mol débris est venu s'applatir dans mon assiette. Mal cuite, l'omelette fuit entre les dents desserrées de ma fourchette : elle se refuse au sacrifice... Mais quelles sont ces punaises vertes des jardins qui s'agitent dans la purée d'or ?... Erreur ! ce sont les pointes d'asperges auxquelles le mouvement du train prête une vie factice... Décidément, je regrette les œufs brouillés aux truffes du dernier voyage. Leur consistance était ferme et décente, et, par hasard, la poussière de truffes n'était point composée de cet élément minéral recueilli sous forme d'escarbilles par un chef économe et gourmand.

Les cahots se multiplient. Le vin blanc s'élève, dans une bouteille à moitié vide, en geyser qui crête le goulot de goutelettes dorées. Il semble que des coups de poing, lancés à toute volée sous la table, accélèrent la danse lourde des flacons...

Il devient impossible, tant la voiture grelotte et saute, de séparer la chair du poisson de sa carcasse acérée.

Pour une fois, on sert du riz-de-veau... Un riz-de-veau mal blanchi qui ressemble à l'un de ces cadavres de rats que l'on voit parfois surnager sur l'onde qui les noya, le ventre d'un blanc rosâtre émergeant seul. Sous le fil du couteau, cette viande molle se met à pleurer des larmes d'eau rougie. Je pense au siège de Paris et m'estime encore bien heureux...

Le monsieur qui me fait vis-à-vis, roule des yeux angoissés. Il me demande avec des cahots dans la gorge si le maximum de vitesse est atteint. Celui-là ne peut plus manger ; il se cramponne des deux mains à la table de peur d'être lancé à travers la vitre au premier tournant...

Je chronomètre entre deux poteaux : nous faisons du 120. C'est ridiculement peu !...

Ah ! si seulement je pouvais lire sur les portées des fils télégraphiques le mystérieux langage des croches des isolateurs ? Mais, sans clef, on ne peut savoir comment se chiffre le claquètement qui nous assourdit. Nous avons distancé Athanaël depuis longtemps !

Le repas est terminé. La plupart des convives ont renoncé à prendre du café, vu les aléas de l'entreprise. Je demande une Bénédictine, mais je me hâte de ramener le liquide à un niveau tel que les débordements ne soient plus à craindre. J'allume un délicieux « Roméo et Juliette »... Mais il me faut retenir la soucoupe qui sautille sournoisement vers le bord de la table.

Et tandis que la fumée bleuit l'atmosphère lourde de ce restaurant à roulettes, je me souviens du voisin que j'eus un jour en faisant le trajet de Tours à Paris. A une table de deux, je reconnus non sans surprise... Guillaume II... Oui, le Kaiser en personne, qui venait de visiter les châteaux de Touraine... et qui s'en vanta peu de temps après, publiquement, à Berlin, auprès d'une artiste française... Comment se tromper ? Son bras gauche rabougri et sa moustache dressée le trahissaient trop bien. S'attendait-on à recevoir un tel hôte ? En tout cas, l'impérial convive jugeait tous les plats détestables, et les renvoyait brutalement. Si j'avais eu un doute, l'attitude du garçon l'eut aussitôt dissipé : il remportait les plats sans un mot d'insolence...

Le Kaiser venait-il de choisir sa future résidence d'été ? J'ai totalement négligé de m'en informer.

Et pourquoi n'ai-je pas sollicité de lui un autographe daté ? Il n'y avait que quatre ou cinq convives dans ce train du matin... Et jamais, jamais plus, je ne déjeunerai presque à la même table que le Kaiser !... (1)

1909-1922

---

(1) Cette rencontre est absolument authentique.

III

Devant des Tableaux

à Ch. ***HÉROUARD.***

DANS LE JEU DES VAGUES

par

BÖCKLIN

A première vue ce tableau semble résolument parodique.

Dans le creux d'une lame, nage une Sirène à la queue aux reflets dorés et changeants, au chef coiffé d'une perruque d'algues carminées posée sur des cheveux d'un blond très pâle. De son bras droit elle rame, tandis qu'elle s'appuie de son bras gauche sur l'épaule d'un nageur hilarant. Son dos émerge à partir de la naissance de la queue, tandis que la face de son corps baigne dans l'eau jusqu'à la poitrine. Sa tête, tournée vers le spectateur, interroge le ciel avec anxiété.

Le torse brun, velu comme une noix de coco, du nageur qui la soutient, émerge assez pour montrer le sommet de l'épaule gauche emmanchée d'un bras qu'on devine sous le bleu opaque de l'onde. Le bras droit se pose sur le dos de la Sirène, et l'on voit l'aisselle et le pectoral droits. Des reflets humides lui ponctuent le poil. La face cramoisie est barbifiée de chanvre d'un blond brillant. Les cheveux, de même espèce, descendent en fins ruisseaux d'or pâle, et sont couronnés d'une guirlande de fleurs blanches.

Sans tenir compte de l'expression inquiète de sa compagne, qu'il regarde pourtant, ce flambart épanouit sa face dans un rire formidable, qui rubéfie jusqu'à l'apoplexie l'incendie de son derme.

Ce couple, dont l'assemblage disparate hurle, se dirige vers la droite. Derrière lui, à hauteur de la tête de la Sirène, une face d'épouvante, luisante et verte, flotte, éclairée par deux globes blancs transparents, qui renferment chacun un point noir : des yeux morts braqués sur le ciel !... Le menton, qui précède une grosse bouche décolorée et luisante, fend l'eau tel qu'une étrave, tandis que le front-étambot se couronne d'un sillage en rayons qui res-

semble à la coiffure rare d'un Cadet Rousselle, qui surnagerait à la remorque. Et cette tête émerge seule, comme si le corps absent qu'elle devrait surmonter, faisait la planche.

A droite, presque sur la crête de la vague, une Naïade s'enfonce dans le flot. Les pieds joints, aileronnés aux chevilles, sont tendus vers le zénith, et la charnure ne laisse déjà plus saillir hors de l'eau que deux petits dômes écrasés d'un rose très tendre.

A gauche de cette émersion de mollets et un peu en arrière, un être hybride, dont l'embonpoint flotte mollement sur le sommet de la vague, s'apprête à se laisser glisser dans la vallée qui se creuse sur l'autre versant. Il avance une grosse bouche sous un nez épais, en une moue satisfaite corroborée par un regard béat. Un postiche de varech lui couvre la tête.

En haut du tableau, à gauche, enfoncé dans le sommet de la lame, un extraordinaire Centaure marin s'avance vers le trio du premier plan. Son corps chevalin, à la croupe émergeante veinée d'écume, aux formes impeccables, se devine sous la transparence verdâtre du faîte liquide. Le torse humain est hideux, disproportionné, repoussant. Il déborde de l'encolure chevaline, gonflé, rebondi, prêt à éclater, et il semble que ce soit une ficelle invisible, tendue sous les pectoraux ballonnés, qui serre l'outre pleine de ce corps pour l'empêcher de se rompre. Deux bras courts, boudinés, terminés par de petites mains aux doigts effilés, s'agitent gauchement. La tête qui couronne ce corps olivâtre à reflets de cuir, est camarde. Les yeux regardent droit devant eux dans le vide ; le nez, épaté, semble avoir été malmené par le coup de paume d'une main brutale ; la bouche, placée bas, est ouverte et lance des cris qu'on devine rauques, inarticulés, sauvages. Les cheveux en désordre, d'un brun presque noir, et un collier de barbe de même ton encadrent et complètent cette physionomie de marchand de charbon épique.

La partie du ciel qu'on ne voit pas, et qui surplombe le creux de lame du premier plan, est pur ; car il se mire avec complaisance dans l'onde à laquelle il accorde son ton très foncé de bleu. Des nuages

de bourrasque approchent, couvrant déjà le Centaure de lueurs fauves, et cendrent le tournant de lame, qui se creuse un peu en son milieu. Des bribes de ciel vert pâle sont entrevues au loin, découvrant un horizon rasséréné.

Quant à la qualité de ton de l'eau, elle est exactement notée dans ces verts-bouteille à travers lesquels on aperçoit les parties immergées des corps.

Si l'on ne cherche pas à ramener le groupement de ces personnages hétéroclites à une idée, le tableau demeure incompréhensible.

Le Centaure en est évidemment le héros principal. Il représente le flot déchaîné, qui se gonfle, sombre, et qui hurle, brutal.

Les gestes indécis de ses bras se fixeront, pour le détruire, sur tout objet que le hasard de la tempête mettra sous leur étreinte.

Et maintenant les attitudes du groupe dont il approche s'expliquent.

La Sirène représente ici la mer elle-même, parée de la simple et grandiose beauté de ses formes pures et souples. La faune océanographique est synthétisée par sa queue de poisson dont les écailles se dorent sous un reflet de soleil, et la flore par le symbole de sa perruque végétale.

Si les traits sont convulsés, et si ses yeux d'un bleu royal, profonds comme le ciel même dont ils sont pleins, regardent ainsi avec une expression d'angoisse, c'est que la Sirène, — la Mer, — implore le Créateur, semble lui demander la raison des trahisons qu'elle prépare malgré elle...

Le nageur sur lequel elle s'appuie en un geste protecteur, est l'homme de mer, le marin. Son éclat de rire, qui témoigne de l'insouciance téméraire de sa corporation, exhale un épanouissement d'âme significatif. Son corps est oxydé par les sels ; sa face est cuite et recuite, à la fois par les excès caniculaires qui l'ont rôtie, et par les rigueurs hivernales dont les brises glaciales fouettent la peau jusqu'à faire jaillir le sang sous l'épiderme. Il convient aussi de songer, à la vue des yeux en gogaille et du nez enluminé de ce

parangon des matelots, que les liqueurs fortes ne sont pas demeurées étrangères à la cuisson de son teint briqueté.

La tête atroce qu'une habile perspective place en arrière, à hauteur de la tête de la Sirène, est une apparition des victimes décomposées qui peuplent, après les tempêtes, le fond des mers. On comprend que la Sirène se détourne de cette horrible vision et que ses charmants traits se bouleversent...

Ce rapprochement de la mort glauque et hideuse et de la vie débordante et insouciante, est saisissant.

Quant aux deux autres personnages, ils représentent deux états de la mer. L'un, la Naïade, qui plonge presque au sommet de la vague crêtée d'écume, évoque ces culbutes malicieuses, ces plongeons saccadés qu'exécutent les premières vagues sous les rafales avant-coureuses des grands coups de vent. La Naïade fuit, en effet, devant le Centaure, et n'aura pas tardé à disparaître.

L'autre, ni homme, ni femme, et qui est dépassé par le Centaure, incarne le « das Stillschweigen des Meeres » — le silence de la mer, qui en langage Bâlois, est de genre *neutre*. Ce personnage obèse et repu représente donc l'état douteux du flot, qui, après la tempête, se balance en de molles et grosses ondulations, et se coiffe des algues arrachées et charriées à la surface de l'eau pendant la tourmente. D'autre part, les bandes de ciel vert pâle coupées par son cou émergé, tiennent les promesses de la teinte d'espérance qu'elles empruntent.

La position du soleil, indiquée par quelques reflets qui glacent de cuivre rouge la surface des flots à l'aplomb du regard de la Sirène, a aussi sa signification. Dans cette scène mythologique le peintre a identifié le soleil à Dieu, et ce soleil, prêt à disparaître symbolise Celui qui semble se retirer, se cacher, demeurer impassible devant les grands mouvements de la Nature qui meurtrissent les pauvres hommes..

Allégorie marine, la toile de Böcklin, synthétise d'une manière pénétrante et originale, les différents états de la Mer.

La reproduction, qu'en a donnée la publication trop mêlée des *Maîtres contemporains*, (1) permet de jouir de sa parfaite et exquise pureté de dessin ; de ce coloris qui s'approfondit en des transparences liquides prestigieuses.

1909.

(1) Laurens, éditeur, rue de Tournon, à Paris.

LE MARTYRE DE SAINTE AGNÈS

(par G. FERRIER, Musée de Rouen)

COURONNÉ DE ROSES, UNE COUPE A LA MAIN, LE FILS DU PRÉFET S'AVANCE VERS AGNÈS QU'IL DÉSIRE. IL LAISSE GLISSER LE VOILE QUI RECOUVRE L'HARMONIE MUSCLÉE DE SON JEUNE CORPS ET SE RÉVÈLE, TEL HERMÈS, CARESSANT DE SA CHAUDE HALEINE LE VISAGE DE LA VIERGE...

ET DIEU PERMET QU'AGNÈS FRÉMISSE DANS SA CHAIR. IL TOLÈRE QUE L'ESPRIT IMPUR SOUFFLE UN COMMENCEMENT DE CURIOSITÉ A CETTE CHASTE IMAGINATION ; DÉSIR DE L'INCONNUE VOLUPTÉ DONT ELLE ENTEND TROP SOUVENT CHANTER LA MYSTÉRIEUSE IVRESSE. ELLE HAIT LA VOLUPTÉ, POURTANT, DE TOUTE SON ARDEUR D'ÉPOUSE DU CHRIST. MAIS ELLE EST BONNE, ET LE DÉMON LA TENTE EN ESSAYANT DE L'APITOYER SUR LE SORT DE L'AMOUREUX INASSOUVI.

L'AME D'AGNÈS EST TROP PURE, TROP AVERTIE PAR L'AMOUR DE SON ÉPOUX DIVIN POUR NE PAS RECONNAITRE LA VOIX DE L'ENNEMI. ELLE SE RESSAISIT AUSSITOT. ELLE CRACHE SON MÉPRIS A LA FACE DU VIOLEUR. MAIS, DANS L'ATMOSPHÈRE CHARGÉE DE PARFUMS ÉTRANGES, DANS CE LIEU CONSACRÉ A

VÉNUS, ELLE SENT EN SON CORPS UNE DÉFAILLANCE VOLUPTUEUSE. VOICI L'INSTANT OU LA CHAIR PEUT CONSENTIR AU CRIME QUE L'AME DÉTESTE... APEURÉE, AGNÈS SE DEMANDE SI SON CORPS VIERGE NE VA PAS TRAHIR SON AME IMMACULÉE ; SI LE RÉSEAU TENDU DES NERFS NE VA PAS CAPTURER DANS LA CAGE DES SENS LA BLANCHE COLOMBE DE SA VOLONTÉ CHASTE ET EN BRISER LES AILES... ELLE SE SENT ABANDONNÉE DU CIEL... C'EST L'INSTANT OU ELLE MÉRITE... DIEU A VOULU QU'ELLE GAGNE LA PALME GLORIEUSE DES VIERGES. SOLLICITÉE PAR L'INSTINCT DE SON SEXE, REPOUSSÉE — A CE QUI LUI SEMBLE — PAR LE CIEL, SON AME SE DÉTERMINE VIOLEMMENT POUR L'AMOUR IDÉAL ET SURVOLE, VICTORIEUSE, LA CHAIR... AGNÈS LÈVE LA TÊTE ET VOIT DEUX ANGES ACCOURUS A SON SECOURS. LE FILS DU PRÉFET, QUI DÉLÉGUAIT SES AMIS AFIN DE RÉDUIRE LA VIRGINITÉ DE LA FIANCÉE DU CHRIST, TOMBE MORT D'ÉPOUVANTE.

1910.

IV

La Communion d'un homme distrait

à M. et Mme Ch. JOUAS.

LA COMMUNION D'UN HOMME DISTRAIT

APRÈS une journée de travail pénible, un souper mal cuit et trop prestement ingéré, je me glissai au lit avec l'espoir de jouir d'un repos dûment gagné. Mais, agité comme un pantin par les mille ficelles de mes nerfs surmenés, je me tournai et retournai si bien, que mon torse fut comme ficelé par la chemise dont les pans s'enroulaient avec obstination autour de lui. Je finis par m'endormir pesamment.

Mes rêves furent absurdes. Je me trouvais à l'église, dans le chœur illuminé, assistant un chanoine extraordinairement laid et petit, qui disparut sous sa chappe neuve et rigide, en faisant la génuflexion (1) Je pensai qu'il voulait camper devant l'autel dans une tente de drap d'or. Je frappai sur la paroi. Le chanoine sortit aussitôt et se fit conduire sur la place de l'église. Là, pour s'infliger d'austères humiliations, il se mit à fouiller le sable avec son crâne pointu, à piocher le sol avec son nez crochu. J'imitai sans hésiter cet exemple étonnant d'ascétisme.

Je me réveillai la tête rompue, constatai qu'il faisait encore nuit, et me rendormis péniblement. A la suite de stupides péripéties, je me trouvai en chemise dans l'église. Le bedeau s'élança vers moi. Fuyant à toute vitesse, j'enfilai un escalier à vis, débouchai sur le triforium que je parcourus à toute allure, parvins devant une lucarne ouverte, et sautai dans le vide. Je me sentis retenu par les pans de ma chemise. D'un violent coup de reins j'entraînai mon agresseur à ma suite. Je tourbillonnai dans l'air glacial, tombai mollement à terre, assis sur mon séant, accroupi sur un probable tas de chiffons, le dos collé contre une muraille à barreaux de fer. Je crus d'abord que je devais être accroupi sur mon traqueur, mais

---

(1) Mésaventure réellement survenue au vénérable chanoine de Bellune, du chapitre de Tours.

j'eus l'intuition que ce gros amas rouge que je tenais entre mes bras, devait en constituer la dépouille. D'ailleurs, les pans de ma chemise, ramenés tous deux sur mon estomac, ne gardaient-ils pas à leur extrémité tordue l'empreinte d'une main envolée ?...

Quand, à demi-éveillé, je pus inventorier mon cerveau que je retrouvai, Dieu merci, intact, je me rendis compte que mes bras mous pétrissaient mécaniquement mon édredon. Ma bouche pendait, hébétée, trouant d'une tache noire le crin roux, hérissé, affolé, de mon menton ; mes cheveux plaqués, laineux, séparés par touffes, laissaient voir la résille blanche de la peau du crâne. Mon œil vague, à demi bouché par la paupière excédée, avait le regard ahuri de l'homme qui poursuit encore une grotesque noctambulation.

Je fus tiré de ce demi-sommeil, brusquement poussé hors de mon lit par le souci de l'heure. Je me ruai vers ma toilette, me versai un pot d'eau froide sur la tête, m'engouffrai dans mes habits et me précipitai dans la rue.

« Je savais bien, fatigué comme je l'étais, que je passerais une mauvaise nuit, » me dis-je tout en courant. « Et c'est aujourd'hui le 8 septembre, jour de Grâces... Moi qui voulais me lever tôt afin de prier congrûment !... »

Sept heures sonnaient quand j'entrevis de loin l'église.

« Je n'ai vraiment pas de chance, » murmurai-je en brûlant le pavé. « Je vais bien mal fêter la Nativité de la Douce Mère... Et son Fils va pénétrer dans un cœur battu par un vent fou de songes absurdes... Je me connais. Quand je dors mal, ainsi que cette nuit, je demeure coi, incapable de me précipiter au-devant de mon Visiteur quand Il passe le seuil de mon être. Ma concierge de langue ne trouve même pas un mot de politesse pour l'Hôte qui franchit la loge où mon âme potine avec tant de volubilité quand Il n'est pas là... »

Déplorant ainsi la léthargie de ma cervelle, je poussai le vantail et m'élançai vers la place où je me rencoignais chaque matin. Tapi dans l'ombre d'un pilier proche de l'autel, je n'étais pas gêné

par les allées et venues de deux ou trois dératées qui transformaient l'église en hippodrome, le pavé en piste d'entraînement. Ces Atalantes filaient à toute allure entre les rangs des sièges, bousculant les prie-Dieu, culbutant les chaises, trébuchant dans les paillassons qui donnaient aux dalles, en retombant, une tape de protestation. Elles viraient en vitesse autour des piliers, soulevaient des trombes d'antiques poussières, et finissaient par aborder, à l'orée des allées, dans un crissement de jupons froissés, le curé.

Celui-ci se glissait hâtivement dans l'obscurité des nefs, et s'efforçait de dépasser, bon premier, le but, c'est-à-dire le confessionnal, afin de se réfugier dans la secourable sacristie aux abords assurés par l'insolence hargneuse de moutards froqués de rouge. Mais les espoirs du digne pasteur étaient sans cesse déçus ; car, en dépit du précieux appoint des entassements de chaises, savants obstacles dressés par le sacristain que l'envol prématuré de sa poussière furibondait, ces imbattables et pieuses céléripèdes ne lui permettaient jamais de dire sa messe, un jour, à l'heure.

« J'ai eu bien tort de tant me presser, » pensai-je, quand, au bout de cinq minutes j'entendis le déclic sec du confessionnal qui annonçait la libération du confesseur.

Pressé de voir apparaître le curé, je me retournai, et je vis l'une de ces agitées qui me regardait d'un œil inquiétant d'oiseau de nuit, à travers les barreaux de ses doigts décharnés. Celle-là entrait au bureau des consciences chaque matin, avant ou après la messe, pour faire résoudre des problèmes aussi angoissants que celui-ci : « Est-ce péché que d'avaler un vendredi, le sang en fuite, d'une gencive ? »

« Ah ! » soupirai-je, « quand donc ces caissières de la fausse dévotion se résoudront-elles à n'apurer leurs comptes que tous les huit jours, en négligeant les centimes ?... »

Le curé passait auprès de moi. Nous échangeâmes un regard médisant. Je rentrai en moi-même :

« Si j'essayais de me préparer à ma communion au lieu de cancaner ainsi ?... »

Ah ! bien oui ! Dès que les élans de mon cœur voulurent emprunter la voix de ma cervelle, celle-ci se refusa énergiquement à parler. Elle voulait sommeiller à son aise ; elle s'excusa, se rejetant sur l'estomac, lui reprochant sa paresse, son incapacité à digérer la lourde cuisine de la veille... C'était bien de sa faute si elle s'engourdissait, lasse, rompue par sa course nocturne ; elle voulait reposer en paix.

« Et puis, » s'écria-t'elle, « on ne va pas communier quand on est incapable d'ajuster deux pensées. Cela n'est, ni respectueux, ni digne, ni fructueux...

— Ah ! ça mais ! » protestai-je en comprenant à cette dernière réplique qu'une voix étrangère embouchait le porte-voix de mon imagination, « voici que le démon veut profiter de mon ahurissement pour m'empêcher d'aller à Dieu. Il sait qu'aujourd'hui le Fils exauce plus volontiers les demandes de Notre Mère, et cela le gêne !...

— Ce n'est pas une raison pour communier indignement ! On n'est pas exaucé lorsqu'on prie aussi mal !

— On prie comme on peut, et l'intention droite suffit... Pourquoi suis-je ici, gourd de sommeil ?... Parce que je préfère Notre-Seigneur à mes aises, et que je ne veux pas manquer Sa visite en ce jour de liesse...

— Oui, mais il sera reçu par une âme inattentive, une âme qui vient de copieusement brocarder aux dépens de personnes plus scrupuleuses que toi ! Il faudrait au moins se confesser... »

Le curé était à l'autel. Impossible de lui demander une absolution. Mais j'avais éventé la ruse :

« Ces vieilles dévotes excitent ma bonne humeur ; je ne souhaite que leur bien... et le repos de mon curé... De quoi m'accuserais-je ?

— De te divertir des travers du prochain...

— Que j'ai tort d'ergoter avec *lui*, » me dis-je. Et, par un violent

effort de ma volonté, je parvins à obturer l'embouchure de mon cerveau. Pour décourager les tentatives du perfide interlocuteur, je voulus suivre la messe, obliger mon âme à prier en la courbant sur le texte matériel du livre. Mais, dans ma hâte, j'avais oublié mon paroissien. Ce fut en vain que j'essayai de tirer une seule pensée de ma cervelle torpide. Il fallut la sonnette de la Communion pour l'affoler et la diligenter :

« Ah ! Maître, Vous êtes en ce moment présent sur l'Autel, pardonnez à mes sens las, qui s'évaguent ; priez pour moi Votre Père céleste ; effacez mes fautes que je hais puisqu'elles vous crucifient ; expiez-les par ce Mémorial de Votre Sacrifice, et venez panser les plaies de mon âme ; raffermir mes chairs qui faiblissent dès que Votre Sang ne circule plus en elles... »

Je m'élançai vers la Table sainte... A peine le Pèlerin eut-il parcouru la triste demeure que je lui offrais pour se reposer, que mon âme sanctifiée, stimulée par la Présence divine, eut un regret fou, un remords cuisant, de n'avoir pas mieux accueilli son Hôte :

« Mon cerveau est lézardé, » dit-elle humblement. « Dès que je veux m'élever vers vous, ô mon Dieu, le voilà qui craque, vacille et s'effondre. Il ne monte plus dans le Ciel que la poussière des platras de la médisance... Ah ! Jésus, où avez-Vous été choisir Vos amis ?... Vous n'êtes vraiment pas un Dieu difficile, un Dieu exigeant !... Votre amour me confond !... S'il fallait m'incarner pour la racheter — ou simplement l'élever jusqu'à mon humanité ! — dans la race porcine ; s'il fallait unir ma nature à cette nature, je crois bien que je regimberais. Et pourtant, il y a moins de distance entre un porc et moi, qu'entre Vous, le Verbe incarné et l'homme !... Et, non seulement Vous avez consenti à Vous abaisser jusqu'à l'humanité ; mais, alors que Vous prévoyiez d'abominables sacrilèges et de lamentables indifférences, Vous avez voulu jeter Votre Chair, Votre Sang, Votre Ame, et jusqu'à Votre Divinité, à la merci de notre inconscience, et mêler Votre infinie Pureté

à l'abjection de nos cœurs boueux ! Ah ! je ne me vois pas résidant dans un cœur de verrat !

» Oui, Seigneur, Votre Amour me donne le vertige ! Votre patience me confond ! Dire que Vous occupez Votre Eternité à effacer sans cesse des fautes que notre bassesse renouvelle à toute heure !... Le péché, que je hais, me sollicitera de nouveau, et je sais parfaitement que je faiblirai encore... Mais quoi, mon Maître, il faut sans doute que je sois maintenu dans une active et utile humilité?... Ah ! dans quelle misère morale croupit notre pauvre être, et quels tristes mérites nous osons Vous demander de joindre aux Vôtres ! Ce que la meilleure de nos actions est peu de chose !...

» Il faudrait pouvoir, d'un élan, se plonger dans l'Océan des Infinies Perfections ; se blanchir, pour toujours, la conscience, dans l'immatérielle écume de l'intarissable Miséricorde ; se rouler dans le flot pressé, vivace et fugace, agité par le souffle régénérateur de l'Esprit ; se noyer, enfin ! dans l'Onde cristalline, qui reflète en d'indéfinies facettes, l'Inaccessible Face !... Puis notre cadavre peccamineux se verrait dépouillé de son inqualifiable orgueil ; notre esprit borné serait dessouillé des vices qui le ternissent, et Vous, le Purificateur, Vous ne conserveriez que l'essentiel ; la substance vivante qui côtoie le néant dont Vous l'avez tirée, et qui se connaîtrait juste assez pour répondre à Votre tendresse et à Votre Bonté... Précipités, ensuite, dans l'ardente fournaise de Votre Amour, nos désirs seraient fixés dans l'immarcessible Bien, nos facultés brasilleraient dans le rayonnement de l'éblouissante Beauté ; notre âme se verrait enclavée dans la rayonnante Intelligence de Votre Divinité Une et Triple !...

— Hélas ! » gémit mon être charnel en retombant brusquement sur le fond de paille de sa chaise, « je m'essore vers l'impossible Au-delà ; car j'en suis encore à l'actuelle misère, rivé à la tâche que le Maître m'a dévolue, préposé à la gestion de ces talents qu'il me faut doubler avant l'heure de la redoutable échéance ! Ah ! Seigneur Jésus, mon Frère-Dieu ! puisqu'il y a des malheureux qui sont pos-

sédés par le démon, par l'ange des ténèbres, Vous, qui êtes le Bien vivant, le Dieu de Lumière, ne posséderez-Vous pas l'âme de ceux qui voudraient, en passant sur la Terre, clarifier, avec Votre aide, l'esprit que Vous avez créé pour Vous mirer, et qui désirent de tout leur pouvoir, développer les facultés dont l'incessant progrès doit Vous mieux servir !... Qu'attendez-vous pour nous posséder ?... Que nous ne péchions plus ?... Mais Vous connaissez notre faiblesse ! Et nos péchés s'étioleraient certainement si notre tendre Mère voulait bien nous entretenir, par de doux rappels, dans le désir de Votre possession ! Avec son aide, nous saurions si bien rassembler notre volonté que le péché éparpille ! Nos désirs s'écouleraient si aisément vers Vous, que Vous finiriez par Vous laisser toucher, par demeurer si habituellement en nous, que l'air de nos pensées, distillé par Vous, imprégné de Votre suave Douceur, inonderait notre geôle charnelle de la pure et fraîche atmosphère des Cîmes éternelles !... »

1909-1922.

Dans le Style de Conan Doyle

Sherlock Holmes en France

A Sir A. Conan Doyle,

Permettez-moi, Monsieur, de vous dédier une très modeste nouvelle qui vous révélera une des aventures insoupçonnées de votre surprenant héros. Je ne m'étonne pas qu'on lui adresse des lettres comme s'il existait ! Il existe ; vous lui avez conféré une existence réelle. Et, en l'envoyant vivre à Montpellier tandis que tous le croyaient mort, vous l'exposiez à être rencontré, reconnu... et raconté...

Et peut-être ne vous déplaira-t'il pas que, cette fois, un écrivain français parle de lui sans déformer son nom, et avec tout le respect et la sympathie qu'il mérite...

JEAN D'ARVIL

Le document brûlé

CABINET D'ARCHITECTE
de
CH. BARRÈS
Ancien élève de l'école des Beaux-Arts de Paris

Marseille, Février 189.

Mon cher Monsieur Morrisson,

Une affaire très désagréable vient de bouleverser ma paisible et laborieuse existence. Excusez-moi de vous déranger, mais je sais que vous avez déjà résolu quelques problèmes avec succès, et, en vous écrivant, je m'adresse à l'ami, en même temps qu'à l'élève du regretté Sherlock Holmes...

*Voici le détail des faits qui vont peut-être ruiner la réputation, que des travaux intéressants pour l'art, et si lucratifs pour ma bourse, m'avaient acquis dans le monde aristocratique... Le marquis de F... est venu me trouver il y a quatre jours pour me demander de faire exécuter d'après une enluminure du XIV*e *siècle, un coffre sculpté et garni de pentures de fer forgé d'un travail exquis. Il me demanda de faire copier de suite le dessin afin de le lui rendre dans le plus bref délai ; car il y tenait énormément, et c'était, d'ailleurs, une pièce remarquable dont il avait refusé de grosses sommes à des amateurs et des conservateurs de musées. Je promis au marquis de faire diligence, de copier moi-même l'enluminure. A cet effet, je la déposai sur la grande table qui est située dans le nouvel atelier que j'étrennais ce jour-là.*

Le marquis était venu vers neuf heures et demie. Il partit à dix heures environ. Je le reconduisis jusqu'à sa voiture, et m'en fus chez un entrepreneur à qui j'avais donné rendez-vous au sujet d'une maison en réparation.

Je rentrai chez moi à midi et je déjeunai gaîment avec ma femme. Puis, après avoir fumé tranquillement ma pipe auprès d'elle, je me dirigeai vers mon atelier pour y travailler. Je me proposais de recopier de suite la fameuse enluminure.

O désespoir ! De loin, je la vis comme criblée de taches brunes. Je m'approchai vivement, pris la feuille en tremblant ! Malheur ! Le parchemin était brûlé par places, juste sur l'image, et si profondément que les huit dixièmes du dessin devenaient indéchiffrables. Or, il y avait des figures à copier... Il était impossible de reconstituer quoi que ce soit d'après les fragments demeurés en état.

Vous jugez de ma stupéfaction ! de mon désespoir !... Je crus d'abord à la malveillance. Je fouillai tous les coins de mon atelier, j'ouvris les placards : rien ! Je me précipitai comme un fou et j'allai dans la pièce où travaillent mes commis. Je les interrogeai. A leur mine parfaitement ahurie, je ne doutai pas de leur entière innocence : ils n'avaient même pas entendu parler du dessin... Personne n'était venu pendant que le marquis causait avec moi, et, avant de sortir, j'avais constaté que chacun était à son poste... J'interrogeai les domestiques : même étonnement... Je me perds en conjectures... Pas la moindre trace de boue sur le tapis qui est rouge. Il avait plu tous ces jours-ci ; mais ce matin, le soleil avait lui ; cependant la boue persistait dans les rues. Les chaussures du marquis n'avaient point laissé de traces parce qu'il était venu en voiture. Les portes et fenêtres de mon atelier étaient fermées... Quel est alors le misérable qui m'a causé sans nécessité un tort aussi considérable ? Oui, pourquoi avoir brûlé par places, et comme avec des pincettes rougies au feu, un dessin qu'il était plus simple de brûler entièrement ou de voler ?... Mon cher M. Morrisson, je suis affolé !...

Vous ai-je dit que j'avais télégraphié au marquis pour lui annoncer la fatale nouvelle? Il n'a eu ma dépêche que ce matin ; car il était resté à Marseille plus longtemps que je ne croyais — il habite un château dans les environs... — Il a pris le train aussitôt, est arrivé chez moi dans une colère bleue... et je vous épargne le récit de sa visite,

qui est un désastre pour moi, car il me retire la direction des importantes réparations que j'avais à peine commencées en son château.

Voilà les faits, mon cher Monsieur, voici un plan des alentours de mon atelier ; faites-vous une idée et venez au plus tôt chez moi. Tâchez de me tirer d'affaire ; car je ne peux pas rester sous le coup des acccusations du marquis. Tant pis si je perds de grosses sommes ; je veux au moins sauver ma réputation.

Embrassez mes enfants de ma part et de la part de ma femme, et recevez mes plus cordiales amitiés et mes remerciements pour tout ce que vous ferez, j'en suis sûr...

Votre dévoué,

CH. BARRÈS.

Quand je reçus cette lettre, je revenais du collège des Jésuites où je professe l'anglais, et où les deux fils de M. Barrès se trouvent en pension. J'avais lié connaissance avec M. Barrès un jour que je lui avais ramené ses fils pour les vacances du nouvel an. Il avait su par moi que j'avais travaillé plusieurs fois aux côtés de mon ancien camarade d'études, M. Sherlock Holmes dont j'admirais le génie, et dont j'avais appliqué les méthodes avec succès pour mon propre compte. Si ridicule que cela soit et au risque de paraître fat, je peux dire que j'ai débrouillé une des affaires les plus étranges qui aient été examinées par la Cour de Montpellier. Il s'agissait d'une institutrice assassinée dans son lit chez un châtelain des environs. Celui-ci avait été absent pendant deux jours, et par conséquent, pendant la nuit du crime. Il n'avait pu rendre compte de l'emploi de son temps. On l'avait arrêté. Son fils était élève chez les Jésuites. On m'avait parlé tout de suite de l'affaire, et j'avais voulu l'étudier par amitié pour ce charmant garçon, Après une sérieuse enquête, j'avais fini par découvrir que la jeune institutrice était poursuivie par les galanteries du valet de chambre ; j'avais donc soupçonné celui-ci.

Mais comment était-il entré dans une chambre aux fenêtres grillées, et dont la porte était fermée au verrou ? Par un coup d'audace, j'avais fait venir le valet de chambre dans la bibliothèque située sous la chambre habitée par l'institutrice, et je lui avais dit avec un air féroce : « Allons ! montrez-moi tout de suite par où vous êtes entré pour tuer cette malheureuse. » L'autre, qui était un couard, crut que j'avais des preuves ; il avoua qu'il avait découvert dans la bibliothèque un plan du château dans lequel était indiqué un système qui faisait descendre tout un pan du plafond — le pan même où se trouvait le lit de la pièce d'en haut... Il me raconta tout ; j'exigeai de lui une déposition écrite qu'il signa. Ses remords étaient horribles, il promettait d'expier son crime et de mener à l'avenir une vie irréprochable. Comme je n'étais chargé d'aucune mission officielle, je demandai à la famille de me donner une forte somme si je découvrais le criminel, et faisais relâcher le châtelain. On m'accorda ce que je voulus. Je fis partir le coupable pour l'Amérique avec les moyens de se préparer un avenir réparateur, et une lettre de recommandation pour un ami qui travaillait dans l'Ouest. J'envoyai ensuite l'aveu écrit au Procureur, et l'innocent fut relâché.

Cette affaire me valut une réputation considérable, et l'on venait parfois m'interroger. M. Barrès avait connu mon exploit par ses fils, et c'est pourquoi il m'écrivait une lettre aussi confiante et aussi flatteuse.

Je dois dire que l'affaire Barrès me dérouta complètement ; car elle était si insignifiante quoique d'un intérêt si considérable pour M. Barrès, que je ne voyais pas dans quelle catégorie d'affaires je pourrais trouver une base pour échafauder un raisonnement. Le plan joint à la lettre ne me servait à rien. Je désespérai de résoudre seul ce problème, et, pour ne pas faire attendre M. Barrès, j'allai trouver M. Sherlock Holmes qui habitait encore Montpellier à cette époque, sous le nom de O'Clarck, et passait pour être englouti au fond d'un précipice.

Que le lecteur m'excuse si j'ouvre ici une parenthèse, mais, s'il est charitable, il comprendra la maladresse d'un modeste professeur d'anglais peu fait pour raconter des histoires. Je voudrais profiter de la seule occasion qui me sera sans doute offerte pour affirmer que jamais M. Sherlock Holmes ne fut mêlé à des histoires inventées par quelques romanciers qui ont eu l'idée de ridiculiser un homme digne de vénération à cause de son habileté et du bien qu'il a fait. Et puis, je veux dire que je trouve un symptôme de décrépitude mentale dans cette satisfaction qu'éprouvent certains écrivains à bafouer la police et à célébrer les exploits de cambrioleurs même gentlemens. On serait presque heureux d'apprendre que les lecteurs avides de ce genre de littérature ont été cambriolés par un de ces aventuriers qui les amusent.

Mais je reviens à Sherlock Holmes, et, avant de raconter la suite de mon histoire, je crois nécessaire de rapporter de quelle manière je retrouvai mon camarade alors que tout le monde le croyait mort.

En décembre 1892, j'avais quitté Lyon dont le climat ne convenait plus du tout à ma femme et à mes enfants. Quitter les froids brouillards de la Tamise pour retrouver ceux de Lyon, ce n'était pas de chance. Une place de professeur d'anglais me fut offerte au collège des Jésuites à Montpellier. Je l'acceptai et n'eus qu'à me féliciter de ce changement ; car, si Montpellier est très malsain à cause des marais, en prenant des précautions, on se trouve bien de ce séjour.

Il y avait déjà quelques mois que j'étais installé dans cette ville, lorsqu'en me promenant, je vis à quelques dizaines de pas devant moi un grand anglais dont l'aspect ne m'était pas étranger. Je hâtai le pas, mais ses jambes étaient plus longues que les miennes, et je le vis disparaître au tournant d'une rue. Quelques jours après, mes habitudes régulières m'amenèrent à rencontrer ce même individu, et il me sembla reconnaître en lui Sherlock Holmes. Cette fois encore, je ne pus le rejoindre, et je rentrai chez moi tandis que les pensées les plus contradictoires s'entrechoquaient dans ma tête.

Tantôt je pensais à la note parue dans les journaux, et qui relataient l'accident à la suite duquel Sherlock Holmes avait été précipité au fond du Reichenbach ; tantôt la silhouette entrevue me disait d'espérer. Les raisons les plus plausibles venaient étayer cet espoir. Je savais que Sherlock Holmes pouvait avoir des raisons pour se cacher et j'en étais même arrivé à croire qu'il avait dû inventer cette catastrophe afin de détourner de lui l'attention de ses ennemis. Mais en ouvrant mon *New York Herald,* le lendemain de cette seconde rencontre, je lus hélas ! un récit si détaillé de la mort de Sherlock Holmes signé du docteur Watson, que, décidément, le doute n'était plus permis. Et pourtant ?... Pour en avoir le cœur net, je me postai à l'heure habituelle sur le chemin où j'avais déjà entrevu par deux fois l'inconnu. Comme je l'espérais, il déboucha d'une petite rue à trente pas de moi, et je pus constater que le profil très maigre était agrémenté d'une légère barbiche. Je le suivis et j'arrivai à quelques pas de lui juste pour le voir entrer dans une maison de modeste apparence. J'attendis quelques instants, et, afin de savoir quelque chose, je pénétrai dans le magasin d'épicerie situé au rez-de-chaussée de la maison. J'appris que le locataire se nommait O'Clarck et dirigeait un laboratoire en ville. Un autre que Sherlock Holmes pouvait être passionné de chimie, mais ceci me rendit quelque espoir. Aussi, le lendemain, étant libre de ma matinée, je me postai de bonne heure au coin de la rue, non loin de la maison. Vers neuf heures, je vis mon homme sortir assez rapidement. Tout à coup, il m'aperçut, et c'est à peine si son œil brilla d'un éclat plus vif. Je m'approchai de lui, et je lui adressai la parole comme à un étranger :

« On m'a dit, monsieur, que je pourrais travailler à votre laboratoire...

— Venez avec moi, car j'y vais de ce pas, » me répondit-il sans sourciller. « J'arrive toujours avant mes élèves, et nous pourrons voir ce que vous savez faire. »

Nous cheminâmes silencieusement. Je sentis que Sherlock Holmes

me savait gré de lui avoir parlé aussi naturellement. Je savais maintenant qu'il ne gisait pas au fond du Reichenbach ! Mais j'essayais de percer ce mystère qui avait pu tromper le docteur Watson lui-même... Je m'efforçais de deviner l'énigme en me servant de la méthode de mon illustre camarade, mais les idées s'embrouillaient dans ma cervelle, et j'étais incapable de suivre un raisonnement jusqu'au bout.

Le laboratoire de Holmes se trouvait rue de la Merci. Mon ami me précéda dans le corridor, puis, après avoir constaté que personne ne pouvait nous entendre :

« Je crois que je viens de faire une gaffe, Morrisson, » me dit-il. « J'aurais dû vous envoyer promener. J'ai cru que votre certitude était absolue quand vous m'avez parlé, mais si je ne vous avais pas répondu, ma voix n'aurait pas confirmé votre espoir : votre soupir de plaisir m'en a dit long ! »

J'étais vexé qu'il n'eût pas trouvé un mot de bienvenue.

« En tous cas, vous me saurez gré d'avoir évité toute manifestation extérieure capable de vous compromettre, » lui dis-je d'un ton pincé. « Et j'ai la certitude que, ni vous, ni moi, n'avons été espionnés ou suivis...

— Certainement, ami Morrisson, » fit-il en me donnant un vigoureux shake-hand, « et je compte sur votre absolue discrétion. Personne ne doit savoir que j'existe... Pas même vous !... Et maintenant que vous avez trouvé un nouvel ami dans la personne de M. O'Clarck, professeur de chimie à Dublin, en mission, vous saurez que ce personnage officiel s'ennuie parfois tout seul, ici. Vous connaissez de longue date mes manies, et vous pensez bien qu'elles n'ont pu que s'aggraver, à la façon dont je vis depuis que je suis mort...

— Je vous avoue que votre présence en ce monde est une énigme pour moi, » lui dis-je. « Voilà deux ans qu'on vous croit mort, et hier matin, j'ai lu dans le *New York Herald* un récit émouvant et plein de détails sur votre disparition...

— Ah ! ce pauvre Watson ! quel service inappréciable il vient de me rendre ! » dit Sherlock Holmes, qui se mit à rire joyeusement : il ne pensait même pas au chagrin de son ami, mais à la quiétude que le récit allait lui valoir. « Avec quel plaisir je lirai ce soir le *New York Herald*, chez vous, si vous permettez. Je ne reçois ni lettres, ni journaux chez moi... et je vais habituellement dans un cabinet de lecture... Mais racontez-moi en substance le récit du pauvre Watson... »

Je lui narrai en détail ce que j'avais lu. Holmes sembla particulièrement ravi quand je lui narrai le désespoir de son ami.

« Comment n'être pas saisi par cet accent de sincérité ! » s'écria-t'il. « Ainsi, me voilà tout à fait en sûreté, et si vous êtes prudent comme moi, je pourrai vivre en paix sous le ciel hospitalier de la France jusqu'au jour où il me sera permis de donner à Watson une des plus grandes joies de son existence...

— Mais comment avez-vous pu échapper à la mort ? » demandai-je.

Il me raconta ce que le docteur Watson a rapporté depuis dans « *la Maison vide.* » (1)

« Et maintenant, » ajouta-t'il, « laissez-moi, car mes élèves vont arriver. Ils ne se doutent guère que leur professeur est un des hommes les plus célèbres de Londres et de quelques autres capitales... J'ai bien de la peine à ne pas me trahir en leur révélant quelques petites particularités sur leur vie privée... Tenez, voilà un jeune homme qui néglige toujours de se laver quand il est allé à Palavas la veille...

— Comment diable ? ... » murmurai-je.

— Vous ne voyez pas ce sable qui brille autour de ses oreilles et même dans ses sourcils ?

— Bonjour, monsieur O'Clarck, » dit le jeune homme dont la tenue générale était plutôt débraillée.

---

(1) Voir *la Résurrection de Sherlock Holmes.*

— Au revoir, monsieur O'Clarck, » dis-je à mon tour. Et je rentrai chez moi, enchanté d'avoir assisté le premier à la résurrection de mon ami. Pourtant j'augurais mal de son inaction. Comment pourrait-il rester ainsi pendant une troisième année, alors qu'il ne voyageait plus ? Sans doute la chimie devait lui révéler des particularités dont il tirerait parti de retour à Londres. C'est la remarque que je lui fis quand je le revis le soir même chez moi. Il me dit :

« Je pense bien occuper mes loisirs pour l'utilité de mes semblables, maintenant que je ne suis plus seul sur cette terre française. Si jamais vous avez quelque petit problème à résoudre, venez me trouver. C'est vous qui bénéficierez du succès si mes aptitudes n'ont pas faibli pendant ma longue inactivité... »

Je lui racontai comment j'avais découvert l'assassin de la jeune institutrice.

« Tous mes compliments, Morrisson. Ah ! quand pourrai-je donc reprendre ma vie d'autrefois, et consoler Watson ?...

— Quelles sont les raisons qui vous retiennent ici ?

— Nous sommes assez bons camarades pour que je vous témoigne un peu de confiance... J'ai de bonnes raisons de croire que le bras droit du professeur Moriartry est encore vivant. J'attends qu'il commette un crime bizarre pour tout le monde, mais clair pour moi, afin de prendre le train, lui tendre un piège, et l'abattre comme une bête fauve. Je me réjouis de ce jour ; car j'aurai encagé le plus habile tireur de tigres qu'il y eut aux Indes... »

On comprend maintenant comment je me rendis auprès de Sherlock Holmes aussitôt après avoir renoncé à trouver seul la solution du problème Barrès.

« Cette affaire est bizarre, en effet, » me dit mon ami après avoir lu la lettre et regardé le plan. « Inutile d'échafauder un raisonnement avant d'avoir vu sur place de quoi il retourne...

— Vous voulez aller à Marseille et rendre ce sercice à M. Barrès ?

— Mais oui. Oubliez-vous que c'est demain le Dimanche Gras et que vous allez avoir trois jours de congé ? — comme moi !

— C'est juste ! Et j'en profiterai pour obtenir du Père préfet l'autorisation d'emmener avec nous les fils Barrès : cela consolera toujours un peu leur père... »

Nous arrivâmes à Marseille assez tard. Une voiture nous conduisit rapidement chez M. Barrès qui fut enchanté de nous voir arriver par retour du courrier et de lui amener ses charmants fils. Je présentai Sherlock Holmes comme étant un chimiste distingué dont je pouvais avoir besoin pour examiner le parchemin abîmé.

« Je vais vous conduire à mon atelier, » dit M. Barrès qui nous précéda pour nous montrer le chemin. « Figurez-vous, messieurs, nous dit-il, que ce matin, tandis que je surveillais une maison en construction, une lettre du marquis, que je venais de recevoir, était brûlée en partie, de la même manière que le dessin, quand je suis rentré. La voici, d'ailleurs, ainsi que les restes du dessin ; je n'ai pas voulu y toucher avant d'avoir une réponse de vous, M. Morrisson. Approchez aussi, monsieur O'Clark... »

Je me retournai. Mon ami était en train de faire le tour de la pièce, examinant chaque objet attentivement.

« Vous avez-là, » dit-il à M. Barrès, « de très intéressants projets de châteaux, une belle bibliothèque architecturale... Tiens ! voici une curieuse statue... du XIVe siècle sans doute ?...

— Du XVe, » rectifia M. Barrès étonné de l'indifférence de mon ami à l'égard des papiers brûlés.

— Voici un miroir grossissant qui me fait une jolie figure... quoi qu'il soit bien endommagé, » reprit Sherlock en riant.

Il se mirait avec complaisance, et son visage, si mince, était devenu si joufflu sur le verre concave que cela me fit éclater de rire.

« Ah ! » fit M. Barrès. « Un de mes employés a laissé tomber ce miroir sur le dallage quand je me suis installé dans cette pièce. »

Le miroir était, en effet, fendu en plusieurs endroits.

« Pourquoi ne l'avez-vous pas remplacé ?

— A quoi bon?.. Il était dans le mobilier de mon prédécesseur,

et c'est un objet auquel je tiens peu. Je ne sais même pas pourquoi je le laisse ici... Mais, si vous voulez bien regarder ces papiers... monsieur O'Clarck...

— C'est curieux, en effet, » dit Sherlock en se penchant sur le papier qu'il ne toucha pas. « On dirait vraiment qu'on a promené des pincettes rougies au feu dessus, de manière à brûler spécialement les parties dessinées...

— Vous croyez que ce sont bien des pincettes qui ont fait ce ravage ? Mais personne n'a pu...

— Vous avez du feu dans cette cheminée... et les pincettes sont à côté, » interrompis-je d'un air entendu en regardant mon camarade.

— Mais qui aurait pu les faire rougir ?... Comme si ce n'était pas plus simple de prendre une allumette... ou de jeter plutôt les papiers au feu... puisqu'on en veut à ces papiers...

— Allons, » dit Holmes tout à coup. « Puisqu'il fait encore jour, allons faire un tour dans les rues de Marseille. Veuillez rédiger de suite un télégramme pour dire à votre marquis de se trouver ici demain matin avant dix heures, monsieur Barrès. Demain matin, à onze heures vingt-trois, s'il fait beau, je vous dirai le nom de votre incendiaire, mais comme je ne suis pas de la police, je vous déclare que je ne lèverai pas le petit doigt pour le faire arrêter...

— Mais vous n'avez vu personne... » fit M. Barrès estomaqué. « Vous ne me soupçonnez pas, j'espère ?... ni ma femme non plus ?... car il n'y a que nous deux qui...

— Je connais le misérable qui vous a fait du tort. Mais je veux que votre client soit là afin de bien lui prouver que, lui non plus, n'a aucun recours contre le coupable.

— Mais il ne faudra pas le laisser s'échapper ? »

— Hélas ! Il est plus fort que moi, et c'est un des adversaires devant lequel... Sherlock Holmes lui-même eut été obligé de s'incliner... Un seul homme aurait pu en avoir raison, mais il est mort depuis quelque temps.

— Alors je serai sans cesse à la merci de ce gredin ?...

— De ce surhomme ! » dit Sherlock Holmes. « Mais rassurez-vous ! Mon ami Morrisson vous donnera le moyen d'échapper à ses atteintes... demain à onze vingt-trois... »

Un soupir fut la seule réponse de l'architecte.

Le lendemain, je me réveillai tard. Sherlock Holmes était sorti, et avait dit qu'il rentrerait à onze heures. Il faisait un temps radieux, et je flânai jusqu'à ce moment. Je grillais d'envie de connaître le moyen par lequel Holmes avait pu résoudre le problème avec une précision aussi mathématique... et après une enquête aussi sommaire.

Quand je rentrai, le marquis était dans l'atelier, et se tenait dignement à distance de l'architecte. Holmes avait posé une feuille de papier sur laquelle il avait tracé un dessin de la taille de celui qui avait été brûlé, à l'endroit même ou avaient été abîmés le dessin et la lettre, et où l'on voyait jusque sur le bois des traces de brûlure assez profondes.

« Onze heures et quart, » dit-il d'un ton joyeux. « Heureusement que nous avons un temps radieux ! Que les Marseillais ont de la chance d'avoir un mistral qui leur balaie les nuages et les brouillards ! Voyons, monsieur Barrès, ouvrez la fenêtre toute grande — et la porte aussi — pour que notre bandit puisse entrer librement. Nous allons tous nous mettre derrière ce paravent que madame Barrès a bien voulu me prêter ; il ne faut pas *le* déranger dans sa besogne... »

Très intrigués, nous nous plaçâmes tous derrière le paravent. Sherlock guettait :

« 20 ! ... ne bougez pas... 21 ! ... Il approche... il ne se méfie de rien...

— Je veux aller voir, » fit M. Barrès à voix basse, avec un revolver à la main.

— Chut ! ne bougez pas, » murmura Sherlock Holmes. « 22 !... voilà, il commence son œuvre... 23 !... »

L'odeur du papier brûlé nous fit tressaillir. M. Barrès se précipita, tira un coup de revolver par la fenêtre. Mais Sherlock Holmes lui arracha l'arme des mains :

« Vous êtes fou ! Vous risquez de blesser les gens qui passent ! »

Sorti le dernier de derrière le paravent, je regardai instinctivement vers la table et le papier... et je vis... le soleil dont les rayons frappaient la glace située au-dessus de la cheminée, et se réfléchissaient sur le miroir grossissant dont les brisures formaient autant de foyers qui venaient poser les rayons incendiaires les uns à la suite des autres, et formaient ces taches de brûlé qui ressemblaient si fort à des traces de pincettes rougies promenées sur le papier.

« Vous voyez, monsieur le marquis, » dis-je pour bien prendre au sérieux mon rôle de détective et ne pas compromettre Sherlock en lui laissant tout dire. « Le pauvre monsieur Barrès ne mérite pas que vous lui retiriez votre pratique...

— Certes ! » dit Sherlock. « Et si le feu avait pris à la maison, qui n'aurait-on pas accusé avant de songer à rechercher le vrai coupable ?... Et, cependant, en dehors de Josué, je ne vois pas qui pouvait arrêter l'incendiaire ?... »

1908.

Dans le Style de Paul Bourget

à M. et Mme B. BUFFET.

6

NOTICE

LE Démon de Midi *est assurément une des œuvres maîtresses, la plus vaste en tout cas, de Paul Bourget. Par son ampleur, par sa richesse d'idées et d'observation, elle se place au tout premier rang des chroniques contemporaines. Elle connut les honneurs du prétoire dans ce procès de Mme Caillaux, qui fut le dernier hoquet d'une politique néfaste abolie par la guerre. Elle eut provoqué un intense mouvement d'idées sans la catastrophe qui se déchaîna quelques jours après l'apparition de l'ouvrage en librairie. Le récit avait paru dans* l'Illustration, *agrémenté de très beaux dessins de Simont.*

La guerre est déjà lointaine ; je relis pour la quatrième fois la tragédie qui coûta la vie à Jacques Savignan, ouvrant les yeux du triste abbé Fauchon et de sa compagne, Thérèse Andrault.

Lorsqu'on publie les dessous d'une aventure scandaleuse, il faut le plus énergique antidote pour neutraliser l'effet du poison. Et quelle tragédie plus empoisonnée que celle du Démon de Midi ! *Nous avions tous connu par les journaux l'apostasie de l'abbé Fauchon. Nous avions lu — les adversaires de l'Eglise lisent encore —* Hakeldama. *La réponse de Savignan dans* le Germe *était grandement estimée et impressionnait, paraît-il, bien des incrédules. On ignorait, et le véritable auteur de la mort de Jacques Savignan, et l'adultère de Mme Calvières. La présence de la châtelaine de Soléac pendant les élections avait eu raison des insinuations perfides de « la feuille à Laverdy ». Et voici qu'un historien de la valeur de Paul Bourget vient étaler tous les dessous d'un affreux scandale — d'un scandale que Thérèse Andrault avait tenté d'étouffer à tout prix — qu'elle étouffa au prix de la vie de Jacques Savignan ! Les Calvières et les Andrault, les Lartigue et les dom Bayle en accueillirent la guerre avec soulagement.*

Certes, je ne me permettrai pas de critiquer Paul Bourget. S'il a cru devoir nous révéler les dessous de ce drame, c'est qu'il a cru rendre service à la pensée moderne. Mais, dans sa lettre-dédicace à René Bazin, dans cette sorte de préface, il nous révèle, en même temps que ses intentions, ses hésitations. Hanté par la dualité d'existence de Châteaubriand, il voulait approfondir le cas du croyant libertin. Le scandale Fauchon éclata : il connaissait les acteurs du drame ; il enquêta, coula cette chronique dans la thèse, d'ailleurs inopportune, du démon de midi, *et... constata « qu'une fois engagé dans ses imaginations, il avait bien vite oublié son point de départ, et son point d'arrivée. »* (p. IV). *En effet, le problème n'a été qu'imparfaitement résolu, et ceci vient peut-être de ce que Paul Bourget pénètre mieux les sensibilités que les intelligences, du moins en matière religieuse. Il s'excuse en quelque sorte d'introduire l'élément religieux dans son récit. Il prétend que « les thèses religieuses ne peuvent pas être abordées directement par un conteur, qu'elles ne lui appartiennent que dans la mesure où elles ont été soit adoptées, soit rejetées par des hommes vivants, et qu'elles ont été senties, aimées, haïes, agies par eux. »* (p. VI). *Comment un homme de l'âge et de la notoriété de Paul Bourget en vient-il à plaider les droits essentiels de l'écrivain, voilà qui est assez étrange. Qu'il ait ressenti quelque inquiétude en abordant la psychologie des croyances, je le conçois. En dépit de son talent, de sa science, Paul Bourget n'a pas suffisamment expliqué les défaillances de Savignan et de son fils, de Thérèse et de Fauchon. Tout d'abord, et c'est la vraie faiblesse d'une œuvre si forte, si puissante, si poignante, Paul Bourget s'est complètement trompé en appliquant à Savignan la thèse du démon de midi. Je sais bien qu'il n'a fait que répéter les paroles de dom Bayle. Mais il aurait dû remarquer que le vieux religieux vaticinait à faux. Que les tentations du démon de midi — du midi des jours comme du midi du jour — soient réelles, nul n'y contredit. Mais, en ce qui concerne Savignan, il se trouve que, par une circonstance vraiment exceptionnelle, la rencontre de Geneviève, de la fiancée jamais oubliée, soit placée à*

l'heure même du midi de cette vie. Or, cette rencontre pouvait se produire dix ans plus tôt ou dix ans plus tard. L'idée de dom Bayle est que l'homme de quarante ans subit des assauts plus dangereux qu'à tout autre âge. Et cette idée s'illustre bien lorsqu'on voit des hommes demeurés parfaitement chastes jusqu'alors, se laisser séduire tout à coup par une femme quelconque. Lorsque cette femme fut passionnément aimée autrefois et ne vous avait trahi que pour se sacrifier elle-même, et sans cesser de vous aimer, commme c'est le cas de Geneviève, comment invoquer le démon de midi ? Rien de plus arbitraire, donc, que l'application des paroles de dom Bayle à Savignan : l'enquête de Paul Bourget en a été faussée, et son livre en demeure troublant pour les esprits mal affermis dans la foi, mal renseignés sur la psychologie religieuse.

Dans l'affaire Savignan-Fauchon, pas un acteur du drame n'est vraiment sympathique. L'Eglise apparaîtra sous un jour bien fâcheux aux yeux de tous ceux qui remarqueront que sa doctrine, ses sacrements demeurèrent à ce point inopérants sur le cœur de l'historien du Clergé de France *et de son fils.*

La chute de Savignan, telle que nous la présente Paul Bourget, demeure inexplicable, voire même inadmissible. L'écrivain nous présente au début un chrétien diminué, à peu près vidé de toute Foi vivante. J'avoue que je ne vois pas par quelle succession de fautes ou de faiblesses, de concessions, Savignan a pu en arriver là. Le chroniqueur nous explique (pp. 78 et 79) *que les études de Savignan « l'habituaient à considérer surtout l'action politique et sociale de l'Eglise. » Petit à petit sa pensée se désintéressait de cette autre action parallèle à l'autre et aussi importante — elle en est le principe, — l'action sur l'homme intérieur. Les préoccupations de son œuvre d'historien l'avaient rendu de plus en plus étranger à cette vie spirituelle » dont les maîtres ne condamneraient pas l'abus de l'étude — ils en » font la seconde concupiscence* : libido sciendi *— s'ils ne démêlaient » pas dans la Science un péril. » Un péril dans la Science religieuse, voilà qui est au moins imprévu ! Qu'il y ait péril à se livrer avec excès*

à tel ordre de travaux qui doit nous empêcher de suivre la pratique religieuse, *peut-être ; mais Savignan qui vivait dans les milieux les plus fervents, ne trouvait-il pas un confesseur, un conseiller pour lui crier casse-cou ? Paul Bourget prend soin de nous dire que « Savignan n'avait jamais douté. » Bien ! mais il ne pouvait ignorer la psychologie de l'homme qui doute, puisque ses travaux l'obligeaient à creuser cet ordre de questions. Paul Bourget dit que Savignan s'enfonça étroitement dans les disciplines catholiques après le scandale de l'affaire Greslou (Voir le* Disciple), *après son déboire amoureux, après son mariage de raison. Le résultat ? « A force de faire ainsi, » de ses convictions religieuses, un cadre où se mouvoir, un fond » permanent à son activité, il les avait comme desséchées. Son catho- » licisme, très sincère, insistons-y, s'était comme mécanisé. »*

J'avoue que tout cela me laisse rêveur. J'ai, moi aussi, l'expérience d'une vie religieuse ; j'approche de l'âge du démon de midi. J'ai éprouvé que la tentation exerce continuellement la conscience de l'homme religieux et que les chutes à la Savignan nous menacent sans répit depuis l'éveil des passions. J'ai connu l'aridité morale ; j'ai moins bien pratiqué parfois ma religion que Savignan. Mais j'ai expérimenté que l'étude des questions religieuses est un rempart pour l'homme faible et tenté, du moment que les intentions demeurent pures et sincères. J'aurais donc voulu rencontrer un Savignan fervent, logique avec sa foi, faiblissant peut-être dans la détresse de son existence à demi manquée, aimant Geneviève dans le crime, mais se retrouvant intact dans sa foi dès que l'ivresse s'est dissipée. Avant Châteaubriand, il y eut le roi David qui, lui aussi, était un poète, en avait la sensibilité, l'ardeur passionnée, et la bonne foi foncière. Pour assouvir un désir nouveau, un amour soudain, il n'a pas reculé devant l'assassinat de son rival. La chute de Savignan s'explique fort bien sans la thèse inopportune dans son cas, je le répète, du démon de midi, et sans l'explication que je crois erronée, du dessèchement religieux de ce défenseur de l'Eglise. J'ignore si Savignan vit toujours ; que Paul Bourget s'informe et nous renseigne mieux. Jusqu'à

plus ample informé, je dirai qu'un peu de science nous éloigne de Dieu et que beaucoup de science y ramène, surtout quand il s'agit de science religieuse.

Ce qui est troublant chez le père, l'est bien davantage chez le fils. Ici encore Paul Bourget n'a pas suffisamment enquêté. Jacques est un saint : Lartigue en témoigne au moment suprême. Et ce saint ne cille pas lorsqu'il entend proférer par Fauchon des blasphèmes tels qu'aucun jeune homme aussi pieux ne pourrait en entendre sans verser des larmes de douloureuse horreur. Il est instruit dans sa foi ; de plus, il pratique avec intensité, avec ferveur. Que vaut donc, encore une fois, cette religion qui protège si mal ses plus fervents soutiens ? Que tout croyant soit exposé à se tromper et à faillir, c'est évident, et, pour le chroniqueur, l'intérêt consiste à montrer comment les âmes les plus éclairées, les plus ardentes, peuvent s'égarer passagèrement. Car les chutes du vrai croyant sont des épreuves permises par Dieu pour susciter des redressements plus vigoureux...

Paul Bourget a peut-être craint les longueurs ; j'estime qu'il devait, avec un tel sujet, nous donner un ou deux volumes de plus ; on les aurait lus avec plus d'intérêt que Némésis, Laurence Albani, *et* l'Ecuyère. *Pourquoi donc l'auteur de* Lazarine, *— de ce joyau qui faisait dire à un prêtre allemand : « Je n'aurais jamais cru qu'on pouvait écrire en France, une œuvre aussi belle ! » — pourquoi l'auteur du* Divorce *n'a-t-il pas comme Balzac épuisé le cercle de ses relations avant de nous présenter des inconnus qui ne sauraient aucunement nous intéresser : les Hilda Campbell suicidées par amour et autres femmes trop passionnées ?*

Dans ce carrefour d'erreurs qu'est le Démon de Midi *nous ne rencontrons que des âmes déplaisantes quand elles ne sont pas dévoyées. Geneviève serait une des plus sympathiques, une des plus vraies. C'est une nihiliste, mais le malheur de sa vie, les mauvais exemples de sa famille n'expliquent que trop son irréligion. Mais Calvières, l'ancien élève des prêtres, les Andrault, Thérèse en tête, Fauchon, tous ceux-là sont des croyants ou le furent. Comment leur Foi les a-t-*

elle si mal préservés ? Par quelle succession d'erreurs en sont-ils arrivés à ce paroxysme de révolte ou à ce degré d'incroyance ?

Les quelques catholiques fidèles et militants, silhouettés au courant du récit, sont franchement déplaisants : Goninfaure, le sordide éditeur du Germe, *Ossandon, le rédacteur sans cervelle, prompt à calomnier, Mercadier, l'autre rédacteur, envieux et jaloux... Nous les connaissons bien, et le chroniqueur nous explique qu'il faut supporter leurs inévitables défauts. Mais pourquoi Paul Bourget donne-t-il à ces médiocres le relief de son immense publicité ? Il y a dans le monde catholique des âmes d'élite, des âmes souvent tentées et qui surmontent dans des conditions parfois très dramatiques la tentation. Pourquoi ne pas raconter les prouesses morales de ces âmes-là ?*

Dominique Andrault est le plus net des laïcs mêlés au drame. Il n'est que silhouetté, son influence est nulle sur les événements. Et quand il agit, il commet la pire maladresse : sa foi, son esprit de discipline sont impuissants à le retenir en face de Fauchon. Encore un catholique incomplet, sans maîtrise devant ses passions...

Restent les deux prêtres : Lartigue et dom Bayle. Le premier est le plus sympathique, mais comme il manque de clairvoyance et de « flair » ! Il n'a donc pas discermé la « mécanisation » de la foi de Savignan ? Quant à dom Bayle, qui demeure, certes, irréprochable, il n'apparaît pas sous un jour capable de faire aimer aux incrédules cette Eglise dont il est un des apôtres les plus actifs. Son action occulte, bien que parfaitement loyale, semblera odieuse à tous ceux qui voient dans le prêtre un directeur d'âmes, un professeur de saine doctrine, et non un grand électeur, un promoteur d'intrigues extra-sacerdotales. L'incroyant ne peut pénétrer l'esprit de désintéressement, la droiture d'intention, l'ardente charité qui anime de tels hommes. L'exclamation même du religieux, à propos d'un retour possible de Calvières : « Nous le reprendrons, nous le reprendrons, » fera cabrer les hésitants, à plus forte raison les hostiles. D'ailleurs, dom Bayle a-t-il bien réellement prononcé cette parole ? Ses amis prétendent qu'il a dit : « Prions afin que Dieu touche ce cœur. »

En résumé, on se demande si Paul Bourget a servi la cause de la vérité en nous révélant tous ces dessous scandaleux d'une affaire que le public ne connaissait déjà que trop, et en nous les révélant incomplètement. A-t-il pensé nous mettre en garde contre les tentations du démon de midi ? Je ne crois pas. Il nous démontre une fois de plus les terribles effets de l'adultère. Le croyant sera frappé par l'action si sensible de Dieu dans cette affaire exceptionnelle. Mais l'incrédule comprendra-t-il ? En ce qui touche au ménage Fauchon, saisira-t-il la véritable situation morale du couple égaré ? Ayant eu la bonne fortune de rencontrer quelques acteurs du drame, j'ai pensé que je ne manquerais ni aux convenances mondaines, ni aux convenances littéraires en publiant quelques pages « entre les lignes du Démon de Midi. *» C'est ainsi que je me permets de livrer le résultat de mon enquête personnelle sur le drame qui s'est joué dans l'appartement de Fauchon. Bien entendu, je n'ai nullement songé à corriger ou même à rectifier le récit d'un écrivain dont la supériorité accable à certains moments mes ignorances de débutant, mais stimule activement mes enthousiasmes de néophyte. Il est vrai qu'au lieu de donner à ce complément d'information une forme vivante — aussi proche que possible de la manière du chroniqueur, — j'aurais pu écrire une étude de critique sèche et pontifiante. J'ai préféré lier connaissance avec les personnages eux-mêmes, et j'ai même poussé plus loin mon enquête. J'ai connu par Thérèse Andrault, actuellement religieuse au couvent de X..., la visite de ce pasteur Boneau et de sa femme qui avaient gravité dans l'existence de Fauchon.*

Ai-je eu tort ou raison ? Le chroniqueur, — que j'admire infiniment — et le public, — que je voudrais voir encore mieux informé — apprécieront.

JEAN D'ARVIL.
1921.

LE MÉNAGE FAUCHON

LORSQUE Thérèse se réveilla, il faisait encore nuit. Une voiture roulait silencieusement au loin, et l'on n'entendait que le claquement sec des sabots du cheval sur le pavé. Thérèse frissonna. Pour la première fois, elle ne s'éveillait point dans la solitude d'une chambre virginale. Auprès d'elle, son mari ronflait bruyamment. Son mari, ce prêtre, cet apôtre !... Thérèse tenta de s'isoler en se glissant tout au bord de la couche conjugale. Et la jeune femme se prit à songer avec attendrissement aux dernières heures si ferventes, si recueillies, qu'elle avait passées dans son lit de jeune fille, à la pension de la rue des Plantes où elle avait attendu l'heure du mariage comme dans la plus conventuelle des retraites. Avec quelles pensées pieuses elle s'était glissée chaque soir entre les draps rugueux, l'âme encore toute vibrante de prière ! Avec quelle ardeur sacrée elle songeait alors à l'œuvre sublime qui remplirait sa vie et pour laquelle, s'il le fallait, elle saurait verser jusqu'à la dernière goutte de son sang ! Au réveil de ce lendemain de noces, le souvenir d'une certaine conférence de Fauchon s'imposa tout à coup avec une poignante précision. L'orateur avait parlé longuement des drames secrets, des crimes cachés auxquels Rome avait acculé, prétendait-il, tant de pauvres prêtres, en leur imposant la loi du célibat : comme si des hommes majeurs, instruits, ne s'imposaient pas librement, en toute connaissance de cause, le genre de vie auquel ils se sont cru appelés ; comme s'ils ne se sont pas imposé eux-mêmes cette loi !... La dialectique du renégat était si subtile, sa parole, animée par une conviction intense, se faisait si persuasive, que Thérèse, oubliant les œuvres incomparables de la multitude de ces êtres vierges qui sont la gloire de l'Eglise, avait définitivement cédé, ce soir-là à l'attrait que le faux apôtre exerçait sur elle. La conférence s'était achevée sur une vibrante apologie du mariage sacerdotal. Dans un langage presque sublime,

illustré d'images grandioses, Fauchon avait prononcé un véritable discours de mariage ; un de ces discours qui se prolongent dans la vie entière des époux chrétiens lorsqu'ils savent l'écouter d'une oreille attentive. En parlant, Fauchon regardait Thérèse, et Thérèse était pénétrée jusqu'au fond de son être par cette vie dévorante, cette flamme intérieure qui transfiguraient le regard du prêtre. Thérèse se répétait les paroles sacrées : « Qui vous écoute, m'écoute »; car il lui semblait que Jésus parlait par la bouche de son apôtre. Elle croyait que le seul feu de l'Esprit-Saint ardait cette âme dans laquelle il lui eut été impossible de discerner autre chose que la pureté de l'Amour divin. La candide vierge se donnait spirituellement à ce Saint, liait sa vie à celle du Rénovateur. Ah ! comme elle saurait besogner avec lui à l'œuvre immense — l'œuvre urgente ! — de la restauration catholique !...

Thérèse avait pour voisin, un pasteur protestant. Elle puisait dans ce voisinage un nouveau motif d'exaltation ; car elle était certaine qu'avec Fauchon le mariage chrétien revêtirait une grandeur sublime inconnue de celui du ministre réformé. Fauchon était prêtre ; il était l'oint du Seigneur. Le pasteur, lui, n'était aux yeux de Thérèse, qu'un philanthrope infiniment respectable sans doute, mais dénué de tout caractère sacerdotal. Le pasteur ne distribuait que des morceaux de pain dans la Cène. Fauchon demeurait prêtre selon l'ordre de Melchissédec ; il offrait le vrai sacrifice du Pain et du Vin ; il l'offrirait chaque jour de sa vie, et, en épousant ce représentant du Christ, Thérèse vivrait assurément plus proche de son Sauveur ; elle ne formerait plus qu'une chair et qu'une âme avec celui qui avait puissance de faire descendre Jésus dans le Sacrement de l'Autel...

Avec quelle amoureuse et mystique ferveur Thérèse s'était couchée au retour de cette conférence ! Blottie dans ses draps frais, les mains jointes, elle était demeurée en prière bien avant dans la nuit, offrant sa vie à Dieu, Le remerciant d'avoir daigné la choisir pour délivrer l'Église et la Papauté elle-même ! Oui ! c'était

bien Dieu qui avait suscité ce providentiel mouvement de la *Catacombe* afin de rétablir un véritable esprit de paix et de chasteté dans l'Eglise. Dans son enthousiasme, Thérèse songea qu'elle était peut-être choisie pour convertir le Pape ; car le Pape lui semblait être indispensable à la vie de l'Eglise. N'était-ce pas du Pape que Fauchon tenait la certitude de son pouvoir sacerdotal ? Et la papauté n'avait-elle pas résisté miraculeusement à tous les assauts séculaires de tous ses ennemis du dehors et du dedans ? Si elle demeurait encore inférieure à sa mission, la faute en était à ce milieu délétère et corrompu qui viciait depuis seize siècles sa vie intime : le pouvoir temporel avait tout gâté ! Mais comme tout se transformerait dès que Fauchon-le-Saint aurait conquis l'autorité morale suffisante pour se faire entendre ! Thérèse était en effet assez foncièrement chrétienne, assez éclairée pour savoir que toute réforme inspirée par Dieu ne peut se réaliser que dans le sein même de son Eglise. Elle méprisait les hommes qui, comme Luther, prédisaient solennellement — et si vainement ! — la fin prochaine de la papauté. Non, il fallait rétablir la papauté dans sa pureté primitive, l'arracher à la bureaucratie vaticane. Thérèse se promettait d'être la Sainte Catherine de Sienne du XXe siècle ; une sainte très moderne, très progressiste. Elle s'était promis de révéler cette mission à Fauchon dès qu'elle serait sa compagne. Le « mariage sacerdotal » était consommé depuis quelques heures : que restait-il de ces merveilleux projets ? Quelle était la réponse de Dieu ?

Si Thérèse avait mieux connu l'Ecriture Sainte avant de se laisser séduire par Fauchon, elle eut aussitôt discerné le véritable esprit qui animait le révolté ; elle se fût cité à elle-même ces textes divins qui réduisent à néant les nouveautés de tous les hérésiarques.

Thérèse repassa en son cœur les événements qui avaient précipité son mariage, qui l'avaient amenée à fuir la maison paternelle

et à se marier clandestinement dans *la Catacombe* contre le gré des siens.

Comme elle avait souffert lorsque son père lui refusa son consentement ! N'avait-il pas appuyé de son influence et de son argent l'œuvre de Fauchon ? Ce n'est pas en vain que l'Eglise développe en toute âme le sentiment de l'ordre. Thérèse avait tu ses fiançailles, non par crainte d'une opposition paternelle, mais par un souci de très délicate pudeur ; elle se croyait approuvée par son père du fait seul que celui-ci soutenait ouvertement la thèse du mariage sacerdotal. La jeune fille s'était engagée secrètement parce que son faux mysticisme l'avait tout naturellement entraînée hors des voies normales. Thérèse avait voulu régler sa conduite sur celle de Marie à laquelle une tendre dévotion l'attachait depuis son enfance si chrétienne. A personne, même pas à Joseph son fiancé, Marie n'avait révélé la visite de l'ange et ses suites sublimes ; elle avait laissé l'Enfant se former dans son sein et le gonfler peu à peu. Elle s'était laissée suspecter par le pieux charpentier plutôt que de proclamer la grâce insigne dont elle avait été l'objet. Il en serait de même de ces fiançailles sacerdotales. Une union si belle, si rare, ne pouvait avoir été préparée que par Dieu même. Très humblement — d'intention ! — très sincèrement, Thérèse était persuadée qu'elle avait été choisie entre bien des femmes pour être unie à cet apôtre, à ce saint des temps nouveaux. Elle ne s'en prévalait point — son silence ne le prouvait que trop ! — mais en remerciait Dieu avec une intense ferveur, et elle donnait sa vie entière à ce Dieu si bon qui la séparait des autres femmes chrétiennes pour réaliser devant l'Eglise les merveilles du mariage sacerdotal...

Quand elle comprit que son père n'accepterait jamais cet hymen sacré son déboire fut immense. Mais elle ne se troubla ni n'hésita. L'hérétique peut se faire illusion grâce à cet esprit de décision qui provient d'une déviation du jugement : les forces de la raison s'appliquent d'autant plus violemment à la réalisation de l'erreur,

que cette erreur constitue une découverte personnelle; erreur tenue de très bonne foi pour une vérité bienfaisante ; erreur qui trouve un aliment tout prêt dans l'Ecriture examinée par petits fragments et non plus dans son ensemble. Cruellement déçue par « l'aveuglement paternel » — copions son style ! — Thérèse appela l'Ecriture à son secours, et l'Ecriture lui montra Saint Paul fuyant dans un panier le long d'une muraille. Et la colère d'Andrault lui remémora cette parole : « Celui qui ne hait pas son père, » sa mère et tout ce qu'il possède, n'est pas digne de moi... Si ton » œil te scandalise, arrache-le, et jette-le loin de toi... » Aucune idée d'irrespect ou même de révolte n'entrait dans cette âme égarée. Un obstacle se dressait entre elle et Dieu, il fallait le franchir, c'était le devoir ; on ne transige pas avec le devoir. Eut-elle eu cent pères et cent mères, Jeanne d'Arc fut bien partie pour l'armée sur l'ordre de Dieu !

Avant de fuir, Thérèse se représenta l'inquiétude des siens, Elle n'écrivit rien puisque Jésus n'avait pas hésité à sciemment affoler ses parents en allant discuter sans les prévenir avec les Docteurs dans le Temple. Cet exemple aurait dû éclairer Thérèse, mais l'esprit d'hérésie excelle à isoler des fragments de textes pour se justifier à bon compte : Jésus suivit ses parents après sa divine escapade, et il leur fut soumis. Thérèse y songea mais se justifia grâce à un rapprochement ingénieux. Elle se souvint de Saint François d'Assise. Puisqu'elle avait comme lui, un père indigne — et non un juste comme Joseph ! — elle se devait de lui rendre tout ce qu'elle tenait de lui. Elle eut l'idée, l'enfant ! de renvoyer à ses parents tous les vêtements qu'elle tenait d'eux, afin d'imiter le geste du saint. Le faux mysticisme inspire toujours des décisions inopportunes, des imitations saugrenues. Thérèse était encore assez saine d'esprit pour ne pas aller jusqu'au bout de sa détermination, mais elle se justifia et s'attendrit sur elle-même — sur la grâce que Dieu lui faisait ! — à la pensée qu'elle agirait moins durement à l'égard de son père que saint François envers le sien.

Et, lorsque sa mère tenta de la raisonner pendant sa courte et suprême entrevue, elle opposa une respectueuse mais farouche obstination à toutes les supplications. Entre les attendrissantes mais banales effusions d'une mère insignifiante et les impérieux appels de Dieu, Thérèse ne pouvait hésiter...

Ce fut donc sans l'ombre d'un scrupule ni d'une hésitation qu'elle s'unit à Fauchon. Jamais cérémonie ne lui parut plus touchante que celle de ce mariage intime. Elle offrit à Dieu comme un sacrifice l'absence de ses parents, et elle pensa que la Providence avait voulu lui ménager une solitude plus grande afin que son recueillement fut plus parfait ; Dieu voulait rompre les liens du sang pour mieux nouer les liens d'esprit ! Certes, Thérèse était bien une mystique que Dieu laissait passer par une expérience terrible avant de la reprendre toute à Lui. Dieu laissait aller les coupables ; car Il voulait que la faute d'un Fauchon demeurât pour le monde intellectuel comme l'exemple frappant de l'inanité des faux rêves réformistes, et Il savait que des fruits de pénitence viendraient bientôt jaillir des terrains labourés par la douleur...

En cette aube tragique Thérèse revivait toutes ces phases, et, dans une détresse infinie, elle commençait à lire dans l'humanité de cet apôtre dont elle n'avait aimé que la spiritualité, que l'idéalisme !



Depuis le jour où Thérèse était accourue rue de l'Aude, en fuyant le logis familial, Fauchon avait été possédé par la hantise de la femme. Ce qu'il avoua si crûment à Savignan, il ne put le dissimuler complètement à Thérèse. La continence est une vertu jalouse ; avec elle, c'est le tout ou rien. Dès qu'un prêtre se complaît dans la pensée des légitimes plaisirs du mariage — dès qu'il redevient homme — il se fait l'esclave de cette chair qu'il avait su mâter.

Fauchon expérimenta la réalité de cette loi. Plus il approchait du but et plus il bouillonnait de désir. Thérèse remarquait bien que la ferveur de l'apôtre changeait d'objet, mais sa candeur l'aveuglait...

Plus un homme s'est élevé vers les régions surnaturelles, et plus la reprise de la nature, plus les sollicitations de la volupté sont troublantes. Pendant les quelques jours qui précédèrent le mariage, Fauchon s'occupait beaucoup plus de sa fiancée que de la rénovation catholique. La tentation qu'il avoua à Savignan, et qu'il avait su vaincre par orgueil — prendre Thérèse avant le mariage, c'eut été profaner le bel idéal des Noces sacerdotales ! — cette tentation reparaissait fréquemment dans la solitude... Après la cérémonie nuptiale, après le repas bien simple, bien modeste, bien biblique, et le départ des quelques amis, Fauchon redoutait la première étreinte. Au moment de consommer l'union sacrilège, il comprenait qu'il allait s'abîmer dans l'Irréparable... Il voulut que Thérèse consacrât les dernières heures de la journée à l'installation du petit ménage. Mais il rôdait autour de la jeune femme qui s'offrait aux baisers en toute simplicité, et sans l'ombre de sensualité. Thérèse comprenait déjà qu'il faudrait parler avec Fauchon de tout autre chose que de la rénovation de l'Eglise ; qu'il faudrait bien souvent descendre des régions angéliques pour vaquer aux besognes matérielles, vulgaires, prosaïques. Elle connut la jalousie de Marthe à l'égard de Marie. Ce temps consacré aux besognes ménanagères serait perdu pour l'esprit, pour l'action. Sœur Marceline était fort dévouée au prêtre, mais Thérèse devenait la maîtresse de maison, devait diriger cette fille « déconcertée jusqu'au scandale. »

Sensible comme elle l'était, Thérèse souffrait de ce prosaïsme de la vie que les enfants des riches ignorent totalement tant que des événements fortuits ne les ont pas remis dans le rang.

L'heure s'avançait. Fauchon devint familier. Or, une jeune fille très catholique éprouve toujours une secrète appréhension à l'ap-

proche du mâle. Elle possède un sens de la pudeur, et, lorsqu'elle est à ce point mystique, un sentiment du droit de Dieu sur les créatures qu'Il s'est choisies, que ne peuvent soupçonner les âmes égarées ou vulgaires. Elle comprend d'instinct que Jésus n'admet pas de partage. Même chez des dissidents, cette délicatesse de sentiments s'impose : Myriam Harry l'a bien indiqué dans sa *Petite fille de Jérusalem.* Autant le mariage semble normal et saint à ces âmes, lorsqu'il est conclu entre laïcs, autant il leur semble étrange, abominable lorsqu'il est consommé par un de ceux qui « s'étaient fait eunuques en vue du royaume de Dieu. » Si Thérèse avait connu le sens de ce texte sacré, elle n'eut jamais admis la thèse du mariage sacerdotal : elle se perdait par ignorance, arrivant aux noces sans les conseils, sans les avertissements d'une mère... Au moment de recevoir les suprêmes baisers, elle comprit que dorénavant son cœur serait partagé. Elle croyait se rapprocher de Dieu en liant sa vie à celle de Fauchon ; les réalités conjugales allaient lui révéler — bien qu'obscurément, il est vrai ! — les tyrannies de ce maître exquis qui se mue en démon lorsqu'on se donne illégitimement à lui : l'Amour ! Thérèse aimerait-elle en son époux l'être de chair et de désir ? En s'abandonnant, elle se posa cette question avec détresse.

Il faut qu'une âme religieuse soit bien dévoyée pour aimer d'amour l'homme en qui elle a d'abord admiré l'apôtre, le prêtre. Et c'est là ce qui sépare radicalement le mariage du pasteur de celui du prêtre. A part de très rares exceptions, les aspirants pasteurs ne songent jamais à se « faire eunuques en vue du royaume des Cieux. » Mais ceux-ci ne s'attendent point à recevoir un sacerdoce : le genre de vie n'est plus le même.

Fauchon n'avait de l'amoureux ni la mentalité, ni la délicatesse. Il n'avait jamais aimé avant d'entrer au séminaire ; prêtre, il avait toujours été l'homme de prière et de mortification. Et le confessionnal n'avait pu lui révéler que l'envers profané de l'amour. Parvenu à la quarantaine, il abordait le mariage sans préparation. Lorsqu'un jeune homme demeure continent jusqu'au jour de ses

noces, il rencontre généralement un ami sérieux, à défaut de père, pour le guider. Fauchon ne songeait guère à s'informer, croyant avoir appris la pratique du mariage dans sa théologie morale. Livré à ses instincts, il trouva en Thérèse une nature virginale, éprise de surnaturel, et comme telle, peu sensible aux attraits de la volupté. Un mari averti eut voilé délicatement les brutalités de l'hymen sous un flot de tendresses. A sa gaucherie, à son ignorance, Fauchon avait ajouté les impétuosités de sa rusticité. Il s'irrita des larmes de sa victime, — ce qualificatif est trop vrai !



On comprend avec quelle intense mélancolie Thérèse pouvait comparer sa vie passée et présente, au petit jour, dans cette chambre qui devait être le Temple du Renouveau religieux ! Elle comprenait alors que le mariage ne lui révélerait rien de plus sur le caractère du prêtre ; elle se désespérait en constatant que l'homme ne lui apportait qu'une révélation de bestialité. Heureuses les femmes de pasteurs qui, n'ayant jamais fait de ces rêves grandioses, n'ont pu choir de si haut !

Avoir tant prié, tout sacrifié pour arriver à cette chose douloureuse et brutale ! La pauvre Thérèse pleura sur elle-même. Son âme meurtrie plongeait dans la nuit noire du doute : l'exaltation cérébrale des mois passés avait été comme balayée par le souffle charnel de l'époux.

Ignorant cette volupté qui lie les corps et enchante les cœurs, elle voulut se consoler en songeant à l'avenir : elle aurait un enfant, puis un autre... C'était le vœu naturel de la femme ; mais comment, chargée de famille, rivée à son ménage, se consacrerait-elle à son apostolat réformateur. Sa détresse se fit plus profonde et Dieu l'augmenta en lui faisant la grâce de se remémorer à ce moment la parole de Saint Paul : « Celui qui n'est pas marié a souci des choses du Seigneur. » Elle s'étonna qu'une telle parole eut été oubliée pen-

dans la période d'enthousiasme. Et elle entrevit comme à la lueur d'un éclair l'inanité des théories personnelles que les hommes d'erreur appuyent sur des textes épars de l'Ecriture Sainte, alors que l'homme de Vérité tire de l'Ecriture cette synthèse qui aboutit forcément et logiquement à l'acceptation pure et simple de la Doctrine révélée que Dieu offre à toutes les âmes. Thérèse sentit alors qu'elle ne trouverait pas dans son mariage l'unité morale et religieuse tant espérée.

La divergence d'idées qui se manifestait déjà dans ce lit sacrilège se fut accusée cruellement sans le drame qui devait mettre fin si brusquement à la cohabitation impie du couple hétéroclite. Que serait-il advenu le jour où Thérèse aurait avoué à son mari ses projets de conversion de la papauté, par exemple ? Et précisément, cette fidélité secrète de la jeune femme à l'autorité instituée par Jésus-Christ disposait cette âme aux reprises salutaires. Dans cette méditation matinale, Thérèse se rendait compte, au surplus, qu'un Pape ne peut pas être un homme marié... même « à une seule femme. » Celui qui se dit le représentant du Christ doit vivre uniquement en Dieu et pour Dieu comme le Christ... Les difficultés de sa tâche lui semblèrent insurmontables.



Fauchon se réveilla. La première parole de Thérèse fut pour le rappeler au devoir sacerdotal :

« Il faut dire ta messe, il est l'heure. »

Mais la jeune femme eut un serrement de cœur à la vue de la physionomie du prêtre. Cet apôtre aux cheveux séparés par touffes, ce réformateur à la face vulgaire de paysan, s'était réveillé d'un sommeil lourd de sensualité. Son premier mouvement avait été d'attirer contre le sien ce beau corps qui s'allongeait si désirable, qui se fut si tendrement offert si les ivresses de l'amour avaient pu le charmer.

Sevrée des douceurs voluptueuses ; honteuse de l'acte animal que lui révélait le mariage, Thérèse voulut se réfugier dans son idéal. En dépit de sa lassitude, elle se leva vivement, tandis que Fauchon demeurait interdit, hagard, déconcerté. Dire la messe après une telle nuit ! Il n'avait pas prévu cette confrontation de la chair et de l'esprit !

Bien que sa messe fut extrêmement fantaisiste, elle apparaissait à Fauchon d'autant plus sacrée que le novateur croyait avoir restauré les rites primitifs. Fauchon avait beau se dire que le mariage est une chose sainte ; sa situation présente ne s'accordait guère avec le *tu es sacerdos in eternum* qui résonnait à ses oreilles. Il se leva, honteux d'avoir donné à Thérèse le spectacle du désordre de sa toilette nocturne, et brusquement hanté par le désir de sentir à nouveau l'odeur de l'encens.

En endossant sa soutane tandis que Thérèse achevait de se coiffer, Fauchon voulut se justifier en songeant à tels de ses confrères qui, moins vertueux que lui, se trouvaient dans la même situation, hors le mariage. Il rougit de leur abjection, et cette pensée lui rendit quelque aplomb : la nécessité du mariage sacerdotal lui parut évidente. Pauvre esprit qui croyait que l'on peut régularisser par la sédition et le sacrilège la situation abominable de quelques prêtres dévoyés ! Par une même association d'idées, Fauchon les vit, ces misérables, aller à l'autel après le péché. Il éprouva aussitôt une véritable fierté à se dire qu'il s'approcherait en toute pureté de l'autel. Lui, du moins, avait légitimement possédé la femme que Dieu lui avait envoyée ; il n'avait pas manqué à la vertu de chasteté. Ces pensées pouvaient faire illusion à l'intellectuel exalté ; elles étaient contredites par les sensations profondes de l'homme livré aux lois de la nature. Au moment de célébrer cette messe, Fauchon se voyait l'esclave de ces lois, et maintenant que la possession était un fait accompli, maintenant qu'il avait éprouvé les voluptés intenses de la chair, il demeurait comme écrasé et constatait l'écroulement de tout un passé de spiritualisme dans le désac-

cord intime de son âme et de son cœur. Il mesurait la profondeur de l'abîme qui sépare chez le prêtre la chair et l'esprit. Mais il était trop possédé par son orgueil de réformateur pour ne pas mettre ce découragement passager sur le compte du démon. Il se promit de spiritualiser sa vie conjugale dans toute la mesure du possible, de n'accorder aux sens que les satisfactions indispensables. Du moment que son mariage s'était accompli, c'est que Dieu l'avait voulu, sans quoi, ne l'eut-Il pas empêché ?

Ce fut en se rendant à *la Catacombe* avec Thérèse que Fauchon sentit la nécessité de substituer la redingote à la soutane. Malgré son désir de conserver la livrée catholique qui le distinguait des ministres protestants, l'apostat comprenait qu'il ne tarderait pas à se couvrir de ridicule s'il se promenait en robe noire avec sa femme.

En disant sa messe, Fauchon ressentit davantage l'impression de lassitude intellectuelle qui l'avait navré au réveil. Il douta de la nécessité du Sacrifice. Et, lorsqu'il déposa dans la main de Thérèse le fragment de pain rompu en murmurant le sacramentel *Corpus Christi*, il n'eut pas de peine à reconnaître que la jeune femme était aussi profondément troublée que lui. Il ne retrouvait pas sur ce visage fatigué cette expression de pureté extasiée qui l'avait tant impressionné autrefois, qui l'avait conquis ! Car il était vrai que Fauchon avait été séduit par l'attrait délicieux de la mystique, de la fervente enfant.

Ces impressions agirent sur Fauchon comme elles ont agi sur tous les hérésiarques ; il parut plus convenable à Fauchon d'espacer peu à peu les messes, et partant, les communions. La faim eucharistique s'atténue chez le chrétien qui partage son cœur ; on dirait qu'il redoute de confronter trop souvent les objets par trop inégaux de son amour ! Fauchon avait aimé le Christ avec toutes les passions de son âme chaste ; le mariage n'ajoutait rien à sa ferveur. Par contre, Fauchon discernait qu'il avait surtout aimé Thérèse avec les forces animales de son être, leurré par le faux

enthousiasme mystique qui répandait un voile pieux sur les désirs les moins relevés de son cœur.

En rentrant chez lui, l'hérésiarque rechercha les textes qui pourraient lui prouver l'inanité du Sacrifice mondial annoncé par les prophètes : il commençait à penser comme il vivait. Son historiographe pouvait le dire : « quelques jours encore, et Fauchon ne soutiendrait plus qu'un rôle. »

Dès qu'il se retrouva près de Thérèse, il fut ressaisi par l'impétuosité de ses désirs ; il en oublia toutes ses résolutions matinales. Maintenant qu'il croyait avoir conquis le droit de violer ce vœu de continence qui avait fait les délices de sa vie sacerdotale, il voulait au moins trouver dans l'amour ces joies intenses qui font délirer les poètes et qui sont assez puissantes pour contrebalancer l'influence divine sur les âmes. Mais le pauvre homme ignorait toutes ces mignardises qui peuvent enchanter le cœur d'une épouse et troubler délicieusement ses sens : Fauchon était le prisonnier de son mariage sacerdotal — de son mariage contre surnature ! — Thérèse avait souhaité des sensations trop élevées pour être jamais une épouse passionnée. A chaque étreinte nouvelle, elle discernait plus cruellement son erreur. Touchée par le droit de Dieu, elle se sentait faite — comme Fauchon, d'ailleurs — pour une vie de dévotion et d'apostolat. Dieu lui tenait compte par avance du sacrifice de Jacques ; Il laissait un voile devant les yeux de la jeune femme et celle-ci n'entrevoyait rien des rivages cythéréens.



Désillusionnée dans son existence sentimentale, Thérèse tenta de réchauffer son enthousiasme au feu de la pensée de Fauchon. Elle relut *Hakeldama*, dont les pages vibrantes avaient produit en elle une si vive émotion. Le pamphlet lui parut moins convainquant. Le chapitre du mariage sacerdotal, confronté avec les réalités présentes, la désespéra. De plus, énervée comme elle l'était, la

jeune femme était prise d'un besoin maladif de contredire son mari : la nature reprenait ici tous ses droits !

Ce fut bien pis lorsque l'article de Savignan vint dépouiller une à une les idées du prêtre de leur vêtement trompeur. Savignan pouvait être coupable dans sa vie privée ; sa puissance de dialectique, exacerbée par la volonté d'arracher Jacques à l'emprise de l'erreur, était demeurée entière. Thérèse, qui croyait en la pureté de vie de Savignan, fut donc bien plus troublée par cette lecture qu'elle n'osa l'avouer à Fauchon. Pour adhérer de nouveau à ces vérités que la malheureuse victime du sort bien plus que du démon de midi avait si lucidement exposées, il ne manquait plus que cette occasion que la mort de Jacques devait providentiellement fournir en dépouillant le prêtre de sa dernière auréole. Tout, dans la réfutation de Savignan portait sur l'âme de Thérèse, et la partie qui annihilait le chapitre du mariage sacerdotal avait surtout atteint au vif cette virginité d'âme que la jeune femme conservait en dépit de son union coupable.

Thérèse avait un culte profond pour l'Ecriture Sainte. Depuis son mariage elle pénétrait la signification du discours où Jésus prêche la doctrine de la virginité perpétuelle, de « l'eunuquat » spirituel. Elle comprenait ainsi, bien qu'un peu tard, combien l'Ecriture demeure obscure en certains points pour une jeune fille, et elle en voulait à Fauchon de n'avoir point fait état de tous les textes sacrés que Savignan rappelait dans son article pour condamner les nouveautés de l'hérésiarque.

« La Parole de Dieu demeure l'arme victorieuse contre toutes les erreurs », prétendent les hérétiques, et ils s'imaginent qu'ils convainquent l'Eglise romaine de toute erreur, bible en mains. Mais c'est par sa fidélité à la parole de Dieu que l'Eglise romaine maintient et sa force d'expansion et sa miraculeuse force d'unité. Thérèse l'expérimentait.

« Celui qui n'est pas marié a souci des choses du Seigneur, » se répétait-elle. Et cette seule parole divine réduisait à néant son

rêve absurde : on ne réforme pas l'Eglise quand on ne peut s'occuper uniquement des choses du Seigneur. Si le Pape, les évêques, les prêtres ne parviennent pas, malgré leur célibat, à réaliser les travaux surprenants qu'un Fauchon se promettait d'accomplir, comment un pauvre ménage de défroqué parviendrait-il à changer la face du christianisme ?

Le ridicule de cette situation apparut à l'esprit de la jeune femme, et la réprobation du peuple chrétien s'abattit sur son âme quand elle lut la page magistrale dans laquelle Savignan démontrait que le « mariage sacerdotal » est un parjure et une déchéance. Le prêtre a pris des engagements formels, a littéralement lié sa vie à celle du Christ. Il sait à quoi il s'engage ; il n'est plus un enfant. A l'âge où il reçoit les Ordres, il est à même de se marier, donc de se lier jusqu'à la mort à une femme sur le caractère de laquelle il peut se méprendre du tout au tout. Un homme peut-il manquer à une promesse délibérément mûrie ? Peut-il se parjurer vis-à-vis du Christ et se dire encore un honnête homme ? Car, lorsqu'il se lie au Christ, il s'appuie non seulement sur l'Eglise, mais aussi sur la Parole sacrée, sur l'Evangile. Il ne peut donc se rapprocher du Christ en rompant une promesse qu'il a eu l'intention et la volonté de faire à ce même Christ !

Les raisons de Savignan — les raisons de l'Eglise ! — éclairaient Thérèse ; mais celle-ci s'efforçait encore de se persuader que Fauchon représentait seul la véritable Eglise ; car elle se sentait liée à jamais au défroqué : « Je me suis donnée librement à Fauchon, » se disait-elle avec effroi, « c'est pour la vie... Et pourtant ! si nous nous nous sommes trompés, faudra-t-il que nous demeurions enchaînés jusqu'à la mort ?... Fauchon avait juré fidélité à l'Eglise ?... Mais n'est-il pas justement le plus fidèle des prêtres en demandant à ce que l'Eglise revienne à sa pureté primitive ? Ce sont ceux qui ont condamné cet homme » (elle n'osait plus dire : ce saint !) « qui ont manqué à cette charité sans laquelle la Foi n'est qu'une cymbale retentissante. »

Et elle cherchait à établir un parallèle entre la situation de Fauchon et celle de Jeanne d'Arc devant Cauchon. Lui aussi, l'évêque misérable, se disait l'Eglise : le siège de Rome était occupé par des Cauchons... Mais les textes sacrés s'imposaient plus impérieux : non, elle ne pouvait plus se leurrer de pareilles billevesées. Elle connaissait trop bien quel est le terme de la vie du défroqué, du renégat. Dans le mariage, elle voyait tout ce que Fauchon pouvait perdre et avait déjà perdu moralement ; elle s'efforçait en vain de découvrir ce qu'il pouvait y gagner de surnaturel, et elle avec lui ! Thérèse constatait avec clairvoyance que Dieu ne lui avait point donné un surcroît de grâces depuis cette fatale union. Elle se rendait compte de son délaissement — délaissement qui était une grâce en somme puisque Dieu voulait qu'elle le reconnut et en souffrit. Oui, Thérèse se sentait elle-même incapable d'augmenter la vie religieuse de son mari. Cette ferveur, qui n'avait été pendant les derniers temps qu'une manifestation morbide provoquée par le fanatisme de Fauchon ; cette ferveur, qui ne s'appuyait en fait sur aucune réalité surnaturelle, lui faisait cruellement défaut à présent. Elle comprenait que Dieu s'était éloigné et la laissait livrée à ses propres moyens. Qu'elle les sentait insuffisants !

Meurtrie par les brutalités du mariage, troublée par l'article de Savignan, Thérèse devait être désorientée par la visite d'un ménage de pasteur que Fauchon avait beaucoup fréquenté depuis de longs mois. De mœurs rigides et de cœur excellent, Boneau avait exercé une certaine influence sur les idées de Fauchon quant à la thèse du mariage sacerdotal. En effet, Fauchon n'avait pas été attiré vers le mariage par une appétence sensuelle. Il l'avait d'abord admis, non pour lui-même, mais pour ses confrères indignes ; du moment que des prêtres ne pouvaient tenir leur serment de continence, il fallait leur permettre de vivre honorablement auprès d'une épouse. C'est ainsi que les anarchistes ébranlent une à une toutes les assises de la Société sous prétexte de s'apitoyer sur les victimes des « préjugés » !

« Mieux vaut se marier que brûler, » disait Saint Paul. Et l'apôtre admettait que l'évêque et le diacre fussent mariés. De quel droit « la bureaucratie romaine » avait-elle interdit ce que l'Ecriture autorisait ? L'orgueil enflamme vite les esprits et détruit en eux tout esprit critique. Fauchon ne comprit plus — lui qui s'était « fait eunuque » librement — que l'Eglise avait saintement agi en réservant la dignité du sacerdoce à ceux qui, ayant entendu la parole du Christ, l'avaient comprise. Parole qui n'admet ni défaillance, ni reprise des sens. Une fausse pudeur empêche les croyants de méditer sur la brutale image employée par Notre-Seigneur. Celui qui se fait eunuque s'interdit à tout jamais le mariage.

Hypnotisé par les défaillances de quelques confrères, Fauchon s'était écarté de sa propre voie. Insensiblement, il s'était enflammé lui-même. La solitude sentimentale lui pesa au fur et à mesure qu'il s'écartait du Christ ; il s'aperçut alors de l'extraordinaire ascendant qu'il exerçait sur Thérèse. Il se laissa prendre le cœur. Mais l'amour exige le don total de l'être. L'Amour divin prend le corps pour le purifier ; l'amour terrestre agite le corps pour les fins terrestres. Quand Thérèse vint se réfugier rue de l'Aude, Fauchon connut tout à coup les déchaînements les plus insoupçonnés de la passion terrestre.

Autrefois, il aurait cru déflorer Thérèse en se la représentant sous les traits d'une de ces amoureuses dont il avait parfois reçu les troublantes confidences au confessionnal. Maintenant, au lendemain de ce mariage, il s'étonnait de l'apathie, de la passivité sensuelles de sa femme. Il constatait en elle un dégoût croissant des caresses et s'en irritait. Pourquoi et comment Thérèse n'apportait-elle pas dans l'amour cette ardeur qu'il avait discernée sans peine chez telles de ses incorrigibles pénitentes qu'il s'efforçait de ramener dans les voies de la pureté sinon de l'honneur, mais qu'une force de volupté faisait continuellement retomber dans le péché ? Ce péché avait donc pour elles d'immenses attraits ? Alors pourquoi Thérèse demeurait-elle impassible ?

Le prêtre ne pouvait se donner aucune réponse, et sa honte augmentait à chaque tentative nouvelle. Il maudissait à part lui ce directeur de séminaire si pudique, si timide, et qui balbutiait des paroles presque inintelligibles lorsqu'il devait enseigner aux jeunes clercs l'art de discerner le degré de gravité des divers péchés de la bête humaine.

Si le couple hétéroclite avait vécu assez longuement dans les liens du mariage, la nature aurait fini par triompher de la froideur de Thérèse et le ménage Fauchon eut sombré dans un abîme d'hypocrisie. Lorsque les satisfactions charnelles sont pleinement goûtées par des renégats, elles lient les coupables à tout jamais ; la reprise de vie surnaturelle est impossible...

Pour le pasteur Boneau, le mariage de Fauchon était presque une victoire. Boneau représentait parfaitement le type de pasteur ultramoderne, d'allures correctes et mêmes distinguées, vêtu de telle manière qu'il ne subsiste plus aucun caractère ecclésiastique dans sa tenue. Quand on le rencontre dans la rue, on le prend pour un professeur. Il se défend d'ailleurs de détenir la moindre parcelle d'autorité religieuse et se pique de n'exercer aucun magistère sur les âmes. Il est un philanthrope plus encore qu'un conseiller. S'il devenait catholique, il réaliserait exactement l'idéal du laïc marié, conscient de tous ses devoirs de chrétien et de citoyen.

Boneau était aussi éloigné du catholicisme que peut l'être celui qui méconnaît systématiquement l'idéal de son prochain. Avec la meilleure foi du monde, il avait travaillé à détacher Fauchon de l'Église, discernant tout le parti qu'il pourrait tirer de ce prêtre ardent, sincère et indépendant. De son côté, Fauchon croyait trouver dans ce pasteur, une recrue possible pour sa réforme, et les deux hommes s'efforçaient de se convertir réciproquement à leurs idées.

C'est par l'appât du mariage que les hérétiques essaient généralement de gagner les prêtres à leurs conceptions doctrinales. Ils proclament sans cesse les droits de la conscience humaine de-

vant l'Evangile, mais ils ne peuvent admettre qu'une catégorie d'hommes et de femmes vive autrement qu'eux dans le mariage. Les « liens insupportables » dont ils croient les catholiques garrottés semblent vraiment meurtrir leurs propres poignets et ils oublient totalement les textes si clairs, si formels de l'Ecriture...

Boneau avait démontré à Fauchon la nécessité du mariage sacerdotal à l'époque où l'abbé Delarue disparut avec la directrice d'école qu'il avait séduite : faiblesse d'homme et non révolte d'hérésiarque. Ce pénible scandale, bientôt réparé par le repentir des coupables, n'avait que trop prouvé à Fauchon la réalité d'une quantité de drames de même ordre sur lesquels Boneau semblait être singulièrement documenté. Le visage du pasteur rayonnait donc ce jour-là à la vue de l'œuvre « libératrice » accomplie.

Thérèse n'avait pas encore rencontré cet homme : elle fut frappée du regard équivoque de « l'adversaire ». Elle comprit que ces sortes d'hommes modèlent la Vérité sur la forme de leur intelligence.

« Quelle délivrance, n'est-ce pas ? » disait Boneau à Fauchon. « Mais Christ n'a-t-il pas dit : la vérité vous délivrera ? Vous êtes allé à la vérité, guidé par votre seule conscience chrétienne ; vous avez pu soulever le suaire romain qui enveloppait votre âme. Puisse votre exemple être suivi ! Il faut s'écarter d'abord de Rome pour délivrer la Vérité. »

« Qu'est-ce que la vérité ? » pensa tristement Thérèse qui comparait son sort à celui de ce ménage si visiblement uni.

Mme Boneau buvait les paroles de son mari. On voyait qu'elle était complètement inféodée aux idées de son maître et qu'elle avait abdiqué tout sens personnel afin de réaliser plus parfaitement l'union conjugale. Elle faisait par amour humain ce que font les catholiques par amour divin.

Et Thérèse ne put s'empêcher de songer à Jacques, à cette union où son âme eut été vraiment unie à celle du loyal garçon dans l'ordre, dans l'estime publique...

« Rome ! » répétait Boneau avec animosité. « Ah ! quel repaire

d'obscurantisme et de mensonge ! Quel antre de sottise et de jobarderie ! Comment ose-t-on, en plein XXe siècle y violenter encore la Nature, alors que Dieu a créé l'homme mâle et femelle et lui a si bien commandé de croître et se multiplier que les hommes ne peuvent résister à l'appel secret de la nature. Suivons les lois de la Nature, qui sont lois divines, et tout ira dans l'ordre de la vérité. »

« Et le surnaturel ? » songeait Thérèse. « Et les paroles divines qui haussent l'homme jusqu'à la nature angélique ? »

— Je suis heureux de renaître à une vie nouvelle, » dit Fauchon sans grande conviction. « Je réaliserai l'œuvre à laquelle j'ai voué mes forces... »

Paroles bien vagues, bien creuses, mais qui, pour le couple illusionné, étaient chargées de tout le sens qu'il voulait leur donner.

« Tu vois, » dit Boneau à sa femme, « tous les prêtres convertis nous tiennent le même langage : ils renaissent tous à une vie nouvelle. *Post tenebras lux !* Encore un de sauvé ! » ajouta-t-il en frappant sur l'épaule de Fauchon. « Allons, laissons ces dames un instant ; j'ai un mot à vous dire. »

Fauchon fit passer le ministre dans son bureau.

« Ah ! chère Madame, » s'écria Mme Boneau lorsqu'elle fut seule avec Thérèse, « comme vous devez en effet éprouver un sentiment de délivrance maintenant que vous avez coupé par votre mariage tous les liens qui vous enchaînaient à la prison romaine ! Chez nous, vous trouverez tant de tolérance et d'amour du prochain ! Ce n'est pas au nom des dogmes que nous briserions les âmes comme dans l'affreux papisme ! Mon père, qui était pasteur, croyait à la divinité de Jésus-Christ ; mon mari n'y croit pas... Ils s'entendent cependant et n'ont jamais songé à se persécuter réciproquement.

— Sur quelle vérité faites-vous donc l'unité dans vos Eglises ? » demanda Thérèse qui ne se considérait nullement comme incorporée au protestantisme.

— Mais sur la personne de Christ et sur la Bible, » répondit la bonne dame un peu surprise d'une telle question. « Quant aux croyances, aux théologies, chacun est bien libre de penser comme il veut. Il suffit d'aller sincèrement à Christ et de vivre pour le prochain... N'est-ce point ce que vous voulez faire, chère Madame ? Ah ! comme vous devez rire, maintenant que vous vivez en femme libre — libre de la sainte liberté des enfants de Dieu. Grâce à votre courage moral, M. Fauchon a pu rentrer dans la voie normale, et vous pourrez enfin imiter la sainte Famille et peupler le ciel à l'imitation de Joseph et de Marie... »

Avant son mariage, Thérèse eut approuvé, sinon excusé, les termes de ce discours. Dans sa fièvre présente, et malgré le désarroi où la laissait son rêve écroulé, elle sentit se réveiller son honneur de vierge chrétienne, de compagne de Marie immaculée.

« Je ne sais pas, » répondit-elle assez brusquement, « si la Vierge Marie a eu plusieurs enfants, mais ce que je sais, c'est que si Dieu Lui-même m'avait fait l'honneur de former son Fils en mon sein, vous pouvez être assurée que je n'aurais jamais permis à aucun homme, fut-il Joseph, de m'approcher ensuite. »

Devant la physionomie ahurie et scandalisée de Mme Boneau, Thérèse ajouta doucement et avec un sourire nerveux :

« Je ne discute pas vos croyances, Madame, je vous dis simplement mon opinion... et nous venons de dire que toutes les opinions sont libres... »

Et l'idée que dom Bayle formula pour tirer la morale du drame qui devait briser l'orgueil de Fauchon rayonna dans son esprit : ces gens-là pensent comme ils vivent, au lieu de vivre comme on doit penser.

Mme Boneau reprenait :

« Je sais que la question des enfants de Marie est très controversée, mais je me range à la croyance commune ». (Ces protestants abolissent avec une candeur touchante la croyance commune des milliards de catholiques qui ont pensé leur foi depuis 18 siècles !)

« Je ne vois pas pourquoi Joseph et Marie n'auraient pas obéi à la loi divine : croissez et multipliez-vous? »

Si éloignée que fut encore Thérèse d'un retour complet à sa foi primitive, elle demeurait trop chrétienne pour ne pas souffrir cruellement à l'énoncé de tels blasphèmes. Ici, il ne s'agissait pas de discuter une croyance catholique ; il s'agissait de vérités évangéliques, du respect des textes sacrés. Thérèse sentit que, si elle entrait en discussion, elle reviendrait rapidement à l'intégrité de la foi catholique : elle éprouvait que le catholicisme respecte la moindre syllabe des Livres saints ! Et elle craignait cette lumière qui filtrait plus vive en son âme, elle qui était liée pour la vie à Fauchon. Avec terreur, elle constatait qu'elle serait obligée, elle aussi, de penser comme elle vivait !

La conversation des deux femmes languit et fut bientôt interrompue par Boneau qui rentrait, suivi de Fauchon. Les deux couples se séparèrent assez froidement. Boneau avait remarqué le trouble intérieur de Fauchon et avait écourté sa visite. Il était trop convaincu de l'excellence du mariage sacerdotal, pour ne pas attribuer ce trouble à une cause toute physiologique.

« Je commence à croire, » dit-il à sa femme en descendant l'escalier, « que Fauchon était resté sage jusqu'à son mariage.

— Ce serait bien extraordinaire, » répondit Mme Boneau. « Fauchon a joué la comédie devant toi parce qu'il se sent encore solidaire de tous ses confrères en sacerdoce. Quand à cette Madame Fauchon, elle m'a tenu des propos d'une inconvenance !... Elle était plutôt faite pour être bonne sœur... »

Cette dernière réflexion était plus vraie que ne le pensait Mme Boneau. Il y a en effet des âmes *qui sont faites* pour la vie religieuse.

Demeurés seuls, Thérèse et son mari s'étaient regardés avec gêne. Ils n'osaient s'avouer leur inquiétude, leur trouble, et auraient souhaité s'encourager l'un l'autre. Thérèse fit un effort.

« Ils sont heureux et vivent en paix, ceux-là, » fit-elle dans un soupir.

— Quoi ? Que veux-tu dire ? » s'écria Fauchon qui avait trop bien pénétré la pensée de sa compagne.

—En se mariant, Boneau n'a fait que suivre l'usage de son Eglise. Mais nous, mais toi ? Qu'est-ce que tu avais *juré* ? Et qu'avons-nous de plus qu'avant ? Je ne sens plus comme autrefois la continuelle présence de Dieu... »

Une tierce personne eut été présente que Fauchon eut protesté énergiquement, eut repoussé hautement l'objection que Thérèse avait retenue de l'article de Savignan. S'il pouvait encore soutenir son rôle de réformateur aux yeux du monde, il ne le pouvait déjà plus devant Thérèse. Il craignait depuis la fatale nuit de Noces la question inévitable : « Où est le surcroît de vie religieuse que je devais trouver dans le mariage sacerdotal ? » La lecture de l'article de Savignan l'avait exaspéré, et le passage où l'écrivain catholique avait signalé l'infamie du parjure des défroqués l'avait particulièrement mis en fureur. Savignan l'avait atteint dans son orgueil, dans son esprit : Thérèse venait de le frapper en plein cœur. Il ne répondit pas ; sa face de paysan se contracta : Thérèse n'y découvrit pas le reflet de la sainteté :

« Je vais aider Sœur Marceline, » dit-elle brusquement.

Et elle s'en fut à la cuisine.



Et Calvières sonna. On sait comment le révolté accueillit l'homme politique. La subite révélation de l'hypocrisie de Savignan rendit à Fauchon une ardeur nouvelle — ardeur ignoble qui acheva de dégriser Thérèse ! — Ainsi, Fauchon ne trouvait à opposer à des arguments intellectuels que les basses insultes d'une diffamation toute morale. En courant auprès de Jacques pour empêcher l'infamie, Thérèse constatait que la haine, le dépit et la colère avaient aboli tout esprit critique dans ce prêtre dont elle avait tant aimé l'intelligence rénovatrice. Malgré sa faute, Savignan ne demeurait

pas moins l'érudit intègre, franc, loyal dans la discussion intellectuelle. Si la vie sentimentale du chrétien avait sombré, la raison de l'apologiste était demeurée ferme. Le domaine des idées n'est pas celui des sens ; pour les penseurs dignes de ce nom, l'article du *Germe* conserverait toute sa force, toute sa valeur. Les hontes de la vie privée de l'auteur étaient-elles donc irréparables ? Thérèse excusait Savignan d'avoir cédé à un sentiment si constant... Elle-même avait tant besoin d'indulgence! Ce mariage de *la Catacombe* était nul devant la Loi... Ah ! si elle s'était liée plutôt à Jacques, limitant son ambition à modeler la chair et l'âme d'une joyeuse nichée de bambins !... Thérèse demandait à Dieu de la délivrer...

On sait comment Dieu l'exauça ; comment Fauchon, dégrisé lui aussi par la mort de son élève, se retira à la Trappe ; comment Thérèse rentra chez elle, implorant un pardon qui lui fut accordé non sans amertume. Mais elle ne pouvait songer à reprendre une existence mondaine, même à demi effacée. Fauchon avait connu des heures de célébrité trop retentissantes pour que la jeune femme put se flatter de passer inaperçue. Puis, Fauchon avait causé un immense scandale, et Thérèse, qui n'aimait plus le prêtre, mais qui lui avait appartenu et qui demeurait participante à sa faute jusque dans l'éternité, comprit sans peine que sa vie devait se modeler sur celle du repenti. Elle travailla donc comme savent le faire les vraies chrétiennes au relèvement des prêtres indignes. Elle choisit le couvent où elle pourrait se consacrer à cet apostolat sublime avec le plus de fruit. Là, restituée à Jésus, elle prie continuellement, unie à ces héroïnes cachées dont l'aide surnaturelle vient secourir les prêtres à l'heure de la tentation, au midi du jour comme au midi de la vie...

FIN

Septembre 1914. — *Mai* 1921.

Table des Matières

Pages

Dans le style de Conan Doyle

Dans le style de Paul Bourget

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 12 OCTOBRE 1922
PAR L'IMPRIMERIE CH. BÉDU
78, RUE FRADET, SAINT-AMAND
(CHER)

BULLETIN de SOUSCRIPTION

A

LA CITÉ VIVANTE

La première édition de *La Cité Vivante* en volumes in-8 raisin à tirage limité est destinée à devenir fort rare. Nous engageons donc vivement le lecteur à souscrire sans retard à cette collection unique dans la Littérature Française et qui sera la seule à donner **le texte intégral** de Raymond de RIGNE.

Veuillez m'envoyer les volumes de *la Cité vivante* au fur et à mesure de leur parution contre remboursement.

à M ....

rue ....

à .... *département* ....

Signature :

Adresser ce Bulletin à votre libraire.

BULLETIN de SOUSCRIPTION

AUX

Ouvrages de luxe de LA CITÉ VIVANTE

PAYABLES 10 FRANCS PAR MOIS

Veuillez m'envoyer les ouvrages de luxe de *la Cité vivante* au fur et à mesure de leur parution. Je m'engage à les payer sur présentation de vos traites trimestrielles de 30 francs.

à M ....

rue ....

à .... *département* ....

Signature :

Adresser ce Bulletin à votre libraire.

LISTE

des Ouvrages parus ou prêts à paraître

Sous l'Œil vivant des Morts. — Tome premier. Introduction générale. — *Le Martyr de la Victoire*, roman. *Un Cœur de Sainte*, roman .... 20 fr.

Tome second. — *Rédemption de Beauté,* nouvelle. *Les Nouveaux Amis,* roman .... 20 fr.

Le Martyr de la Victoire, seul .... 12 fr.

Un Cœur de Sainte, seul .... 12 fr.

Le Disciple de Massenet, tome I .... 15 fr,
— tome III .... 10 fr.
— tome IV .... 10 fr.

Dans le Style de Huysmans, Conan Doyle, Paul Bourget. 7 fr.

L'Abbaye du Bel-Amour, 2.000 ex. .... 45 fr.
Edition d'artiste à 500 ex .... 60 fr.

LA CITÉ VIVANTE est payable 7 fr. 50 par mois

LISTE des Ouvrages de luxe

Angelicus et Pudica, 35 ex., Japon .... 250 fr.
— 500 vélin .... 100 fr.

La Miraculeuse aventure du Chevalier Génitour et de la Déesse Vénus, splendide volume in-4° raisin avec texte calligraphié par l'auteur. 35 compositions en couleurs et en noir de Ch. Hérouard. 50 Japon impérial .... 300 fr.
1500 Japon de France. .... 100 fr.

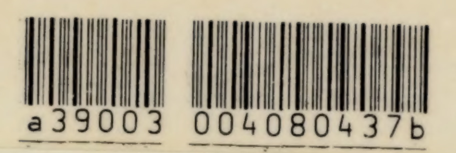
Les Contes du Bel-Amour, 1600 ex., vélin pur fil. .... 80 fr.

Voir aussi les ouvrages de

La Collection du Livre d'Art de l'Enfance et de la Jeunesse

Sous la direction artistique de RAYMOND DE RIGNÉ




a39003 004080437b